



## ROMAN

Rufin et la terreur écologique

Page F 5



## JEUNESSE

Une trilogie de Christiane Duchesne

Page F 6

CAHIER

# F Salon du livre de l'Outaouais



## Environnement: VISIONS d'avenir

SOURCE PARC OMEGA MONTEBELLO

CAROLINE MONTPETIT

**A** force de remonter dans le passé, il a fini par entrevoir l'avenir. C'est en étudiant les dinosaures et la paléontologie que Yannick Monget, écrivain et militant écologiste, en est venu à considérer le désastre à venir des changements climatiques. Depuis, il s'est consacré à cette cause sans relâche. Après deux romans futuristes sur les désordres environnementaux, il signait cet automne aux Editions La Martinière un livre-documentaire intitulé *Demain, la Terre...* présentant au monde des photos retouchées mais représentant le monde déréglé qui nous attend si l'homme ne court pas à son propre secours sous peu. Valant plus que mille mots, les images fouettent l'imaginaire: Paris inondé, Sydney en flammes, et d'autres catastrophes naturelles prévisibles. La semaine prochaine, Yannick Monget sera l'un des invités du Salon du livre de l'Outaouais, qui se déroule sur le thème de l'environnement.

À 27 ans, il est forcé de porter un regard douloureux sur l'avenir et finit par le contempler avec l'espoir de la dernière chance. *«Je crois que je me détache*

*par ce côté optimiste, dit-il. Il y a dans ce livre une volonté d'informer les gens de l'imminence d'une crise sans précédent qui remet en cause notre société et toute notre civilisation. Mais je reste optimiste; si je ne l'étais pas, je n'aurais pas pour essayer de sauver les meubles. Je pense que c'est un phénomène qui va affecter tous les continents et tous les pays sans égard aux religions et à la couleur de la peau. C'est donc une magnifique occasion de travailler ensemble à un même but.»*

En fait, Yannick Monget constate déjà quelques signes intéressants. Au cœur du conflit israélo-palestinien, par exemple, des discussions se sont tenues au sujet de l'alimentation en eau, dit-il. En Californie, ajoute-t-il, l'équipe démocrate est allée jusqu'à offrir un financement à celle du gouverneur Schwarzenegger pour qu'il réalise ses projets environnementaux. Et toujours aux États-Unis, 300 villes ont pris l'initiative d'appuyer le protocole de Kyoto malgré l'opposition du gouvernement fédéral. En France aussi, Monget se réjouit que l'environnement soit accepté comme un enjeu électoral de la course à la présidence, grâce entre autres à la campagne de sensibilisation menée par Nicolas Hulot.

Monget, quant à lui, poursuit la lancée de son documentaire photographique et prépare un autre

livre, *Terres d'avenir*, qui mettra en cause des villes de partout dans le monde, avec une exposition qui, comme dans le cas de *Demain, la Terre...*, devrait suivre.

C'est en travaillant bénévolement pour le CNRS sur les grandes crises biologiques qui ont secoué la planète depuis sa naissance que Yannick Monget s'est sensibilisé à la cause environnementale. Ses travaux portaient sur l'extinction des crétaqués. *«La Terre a vécu cinq grandes crises biologiques d'extinction massive depuis 3,7 milliards d'années»,* constate-t-il. Et il est très clair que nous avons déjà entamé celle qui suit. *«Presque toutes les espèces sont menacées»,* ajoute-t-il.

Devant de telles éventualités, pressent-il que les membres de sa génération baissent les bras et se découragent? *«On a de tout, dit-il. Je regrette que les jeunes ne croient plus en leurs rêves. Au niveau du moral, c'est assez insupportable. Il faut se reprendre en main, recommencer à rêver. Ce sera le moteur de nos actions vers un monde meilleur. Il faut donner envie aux gens d'y croire. Sans cela, c'est assez noir comme vision du monde.»*

Yannick Monget participera à une table ronde intitulée *S.O.S. planète*, le jeudi 1<sup>er</sup> mars, au Salon du

livre de l'Outaouais, et à une autre le lendemain, sur le thème des changements climatiques.

Entre autres personnalités environnementalistes, le Salon du livre de l'Outaouais accueillera aussi Jean Lemire, célèbre capitaine des équipées du bout du monde, qui donnera une conférence sur sa mission dans l'Antarctique et sur le triste constat qui s'en est dégagé. Lemire est invité d'honneur du Salon aux côtés de la romancière Pauline Gill, qui en est la présidente d'honneur, de Jean Mohsen Fahmy, qui représente la littérature franco-ontarienne, de Joséfite Michaud, l'animateur qui signait cette année ses *Passages obligés*, d'Andrée Poulin, écrivaine pour la jeunesse, et de Richard Petit et Annie Groovie, auteurs et dessinateurs pour les jeunes.

Pour faire honneur à son thème, le Salon de l'Outaouais affiche aussi une exposition intitulée *Recycl'art*, sélection d'œuvres faites à partir de matières récupérées de la nature et de l'environnement quotidien. Des enfants de première année du secondaire présenteront quant à eux l'exposition *No me leste mosquito*, sur le thème des moustiques et du virus du Nil...

Le Devoir



Mon livre, mon uniVERT.

28<sup>e</sup>  
**SALON  
DU LIVRE  
DE L'OUTAOUAIS**

du 1<sup>er</sup> au 4 mars 2007  
Présidente d'honneur : Pauline Gill



## LIVRES

EN APARTÉ

## Désillusion

Un professeur du nom de Pierre Bayard vient de faire paraître un petit traité iconoclaste et paradoxal intitulé *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?*



Jean-François Nadeau

Peut-on, comme le journaliste Lousteau, ne pas lire un livre mais en parler tout de même ouvertement? Lousteau? Oui, Lousteau, le journaliste de *Illusions perdues*, ce roman de Balzac où l'univers du livre et de l'imprimerie occupe une place prépondérante.

Lousteau, croit-on, pourrait travailler encore dans bien des journaux. Mais est-ce que les journaux sont vraiment peuplés de Lousteau? Bien des gens le pensent. On l'a toujours cru, en fait. Et on le croira encore. Mais ce faisant, on oublie surtout aujourd'hui de constater que le premier problème des médias à l'égard des livres est qu'ils n'en parlent plus ou presque. Vérifiez vous-mêmes: un peu partout, l'espace médiatique consacré aux livres a rétréci comme une peau de chagrin.

On a procédé à toutes sortes de coupes sombres dans la forêt de papier des idées. Les livres qui restaient ont été rangés sur les étagères du divertissement, dans la section trop étroite du petit profit. A ne vouloir que relever des cotes d'écoute, on en est venu à oublier que la littérature est capable de soulever le monde. Une phrase de Balzac revient alors forcément en tête: un journal est conçu d'abord pour flatter une opinion plutôt que pour l'éclairer.

Un professeur du nom de Pierre Bayard vient de faire paraître aux Éditions de Minuit un petit traité iconoclaste et paradoxal intitulé *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?*. Pour Bayard, déjà auteur entre autres choses de *Comment améliorer les œuvres ratées?*, nous sommes tous en quelque sorte des Lousteau, que l'on soit journaliste ou non. Sur un mode très marqué au sceau du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec le ton et la belle ironie d'un Swift qui aurait cependant séjourné un peu trop sur les bancs d'école des facultés des lettres moules, Pierre Bayard examine les différents cas de figure qui permettent aujourd'hui à tant de gens de parler d'ouvrages qu'ils n'ont pour ainsi dire pas lus.

Bayard découvre d'abord pour nous ce que l'on savait déjà: les étudiants sont parmi ceux qui parlent le plus souvent de livres qu'ils n'ont pas vraiment lus. Est-ce grave? Non, s'empresse-t-il de répondre, avec une

certaine ironie. L'important est que, par la présence des livres dans leur vie, même ceux qu'ils n'ont pas lus, les étudiants enrichissent une partie de leur «livre intérieur», le seul qui compte vraiment. L'expression semble sortie tout droit d'un glossaire de la psycho-pop. Elle vient plutôt de chez Proust. Pierre Bayard l'emploie tout bonnement, un peu comme l'auteur de la *Recherche du temps perdu*, pour désigner un ensemble de savoirs culturels qui «s'interposent entre le lecteur et tout nouvel écrit, et qui en façonnent la lecture à son insu».

Plus étonnant peut-être est l'aveu de cet amusant professeur qui affirme que la plupart de ses collègues, tout comme lui, ne lisent pas forcément en profondeur les ouvrages dont ils parlent! Tout est question de degré, bien sûr, mais l'affaire demeure: à l'université, dans les collèges, les discours sur le livre a remplacé le livre lui-même, ce qui a permis de confondre l'érudition qui tourne à vide avec le vrai savoir.

Où en sommes-nous avec les livres? Une attachée de presse respectable me disait, pas plus tard que cette semaine, qu'elle devrait sans doute lire Pierre Bayard puisqu'elle n'avait guère le temps de digérer tous les ouvrages dont elle a pourtant la tâche de parler... Elle s'acquiesce pourtant déjà de sa tâche sans tout lire ce dont elle parle pourtant, et tout en faisant reproche aux journalistes, comme la plupart de ses col-

lègues, de ne pas arriver à digérer tous les titres que l'éditeur Machin propose.

Force est de reconnaître que le réjouissant Pierre Bayard, derrière le masque de l'ironie, a en bonne partie raison: les livres non lus occupent de plus en plus d'espace. «N'avoir pas lu un livre est le cas de figure le plus commun, et l'accepter sans honte un préalable pour commencer à s'intéresser à ce qui est véritablement en jeu, qui n'est pas un livre mais une situation complexe de discours, dont le livre est moins l'objet que la conséquence.»

Au fond, le professeur Bayard est un petit malin... À travers sa défense drolatique de la non-lecture, il propose en fait un grand nombre de pistes de lecture, depuis des classiques jusqu'à des romans contemporains. Dans son opuscule, l'objectif premier demeure bel et bien de défendre l'importance du livre, y compris du livre qu'on ne lit pas. En un mot, le livre vaut encore d'être défendu, même au prix de l'absence de lecture!

«Je ne lis jamais un livre dont je dois écrire la critique, affirmait Oscar Wilde, à la manière du célèbre Lousteau de Balzac; on se laisse tellement influencer...»

Vous vous demandez peut-être si j'ai vraiment dévoré *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?* pour vous en dire un mot. D'après vous?

jfnadeau@ledevoir.com

## POÉSIE QUÉBÉCOISE

## Les idées claires

HUGUES CORRIVEAU

En 2005, Yannick Renaud nous avait offert un premier recueil, *Taxidermie*, dont j'ai parlé ici même avec assez d'enthousiasme. Cette fois, il nous propose la supposée *Disparition des idées*. C'est d'autant plus inquiétant que la couverture nous fait voir une photo de Marie-Jeanne Musiol intitulée *Camp (périphérie): les étangs à Auschwitz-Birkenau*. Sous ces auspices, on devine que le recueil ne se détachera guère de la noire pensée de la mort.

Dès la première page, l'auteur nous présente cette très belle approche du monde: «Visages du deuil: charpentes tombées sous la charge des mots. // Les volées d'oiseaux acquiescent cette candeur du jour. Les oiseaux, leurs ailes: vélocité de chants funèbres.» Cette peine est entièrement assumée puisque l'auteur précise: «Qui parle de mort sait de quoi il parle.»

En fait, l'écriture de ce second recueil est très différente du premier et se situe beaucoup plus près de celle d'un François Charron, par exemple, puisque Renaud y accumule les petites phrases, les pensées immédiates, une certaine quantité de réflexions qui, ajoutées les unes aux autres, développent une vision personnelle de la réalité. Prenons la fin de ce beau texte: «Il arrive, l'étais-tu dit, que la mort blesse. // La complicité du chagrin: tuer le sommeil avant la confusion des esprits.» Et c'est de la sorte tout du

long, chaque page proposant entre trois et cinq phrases qui essaient de cerner une idée, une vision, une impression parfois fugace.

Ce qu'il y a de plus réussi dans ce livre intense, c'est la qualité presque liturgique de ces suites qui pensent la douleur et la présence, la fulgurance des choses: «Les cathédrales ne disent rien de plus crue que le temps sur leurs pierres. // Les pierres: captives dans ce qu'on appelle l'architecture.» Cette méditation en mineur investit cette œuvre jeune — le poète n'a pas trente ans — avec une grande rigueur et un souci de la quête du sens comme rarement on en lit, avec autant de clarté surtout, dans ce qui se publie actuellement: «Ce bois en toi-même, difficile à porter. Qu'on le mette en terre. Qu'un arbre y pousse. // Tout arrivera quand des bouches et des arbres surgiront les mêmes fruits.» Ici, entière, la poésie.

## Le halo de lumière

Daniel LeBlanc-Poirier, lui, n'a pas vingt-cinq ans et déjà il grave sa parole dans la modernité urbaine la plus accomplie, sans ménagement, dans un style parfois si simple que la vie elle-même y palpite.

À travers douleurs et cris, drogues et sexe, l'univers du poète est bouculé, traversé par les intempéries et les désillusions: «J'ai échangé un baiser contre une fellation / je n'ai plus rien à faire ici.» Il n'y a pas d'âge pour que les cicatrices scarifient l'âme et le corps, il

n'y a pas d'heure qui puisse empêcher le chagrin. «Ma parole s'est déchirée / j'ai pleuré des lettres / il ne restait de moi qu'un mot / versé dans l'évier // voici la nuit broyée dans mes os.»

Or, il faut bien le dire, ce que cherche à faire le poète dans ces textes, c'est de se reconstituer d'abord en passant par une vérité crue qui le maintient dans le présent, mais aussi en recourant à des souvenirs de son passé, de son enfance. De cette manière, reprendre pied, c'est aussi prendre la parole: «J'ai été baptisé avec une cuillère d'eau courante / par la tête quand je vivais à Rimouski / ma mère et ma tante m'ont aimé comme un crucifix / ce crucifix cloué au-dessus du cadre de la porte / de ma chambre / Jésus-Christ pour quoi te prends-tu / pour un chevreuil sur un capot de camion?»

Curieusement, c'est par l'intermédiaire d'une imagerie culinaire que les choses se remettent en place: rue Saint-Denis, «la lumière ressemble à un pois»; «j'ai en tête des vagins / mouillés de sirop d'érable / et des mamelons qui goûtent la gomme balloune» et «j'ai les biceps gros comme des bleuets», dit-il par ailleurs. «Dans le quartier chinois / les arbres ont l'air de sacs de chips au ketchup» et «le plafonnier a l'air d'un pot de cornichons». Tout cela est plutôt sympathique, et dans cet univers comestible, le poète apprend à survivre, malgré l'«hostie de drogue».

La tâche n'est pas mince malgré

les éclairs heureux qui parfois surgissent, inopinés, dans les textes, car l'auteur l'avoue: «assis sur le sofa en fumant du haschisch / je fais des points de suture sur mon passé.» Il faut lire ce recueil pour ce travail de l'image poétique qui réconcilie le corps, les produits mangeables et les révoltes parfois vulgaires et tragiques. LeBlanc-Poirier a une voix qui porte, qui donne des coups de gueule, qui ne fait pas de concession: «Je connais même un endroit / où poussent des squelettes sur les trottoirs / là les seringues / ressemblent à des lampadaires [...] / dans Hochelaga-Maisonneuve / l'héroïne se vend plus vite que la farine Robin Hood [...] // dos à moi / je prends des petites pilules qui me tiennent / les pupilles dans le beurra à l'ail.»

Il faut lire ce recueil pour sa pertinence, sa grande force de frappe et un imaginaire précis et radical.

## Collaborateur du Devoir

## LA DISPARITION DES IDÉES

Yannick Renaud  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2006, 56 pages

## LA LUNE N'AURA PAS DE CHANDELIER

Daniel LeBlanc-Poirier  
L'Hexagone,  
coll. «L'appel des mots»  
Montréal, 2007, 64 pages

## ESSAI

## Le monde de Médam

LOUIS CORNELLIER

Peintre et sociologue, Alain Médam est aussi un essayiste qui, pour parler comme Barthes, manie la plume en écrivain plutôt qu'en journaliste. La finalité de son écriture, en effet, est plus son écriture elle-même que l'éclairage qu'elle projette sur les sujets abordés. Alain Médam, en fait, médite, et les événements qui l'entourent lui servent de prétexte à cette expérience littéraire.

Dans *L'État des lieux par ciel variable. Regards sur soi et sur le monde*, il nous propose donc «un entrechoquement raisonné», «une cacophonie concertante», qui va un peu dans toutes les directions mais prend son sens dans une sorte de pensée flottante par laquelle l'auteur témoigne de son humanité perplexe en affrontant — c'est sa formule — ce qui l'interroge.

Habité par la conscience du temps qui passe — il se présente comme «un homme âgé» —, Médam s'avère sensible aux saisons, aux événements irremplaçables qu'elles engendrent, et il accueille en lui autant la nostalgie que le désir de renouveau. «L'homme, écrit-il, cherche sa place, toujours, sans pouvoir se résoudre à n'être qu'à la place où il est.»

Ni optimiste ni pessimiste, il se veut «détrompé» et préfère le questionnement ouvert et radical à l'argumentation. Ebranler les certitudes est son lot. Cela, d'ailleurs, lui inspire une réflexion troublante sur la solitude de l'intellectuel: «Nous pensons que la culture nous mène à l'universel. Nous voulons le croire, mais c'est inexact. C'est souvent le contraire. [...] Ces paroles, dont nous disposons, indisposent ceux à qui elles s'adressent. [...] On se méfie de nous. Nous dérangeons l'ordre établi des connaissances et méconnaissances ordinaires.»

Même s'il mène à l'isolement, l'appel du questionnement s'impose néanmoins à celui qui l'a entendu une première fois. Un coup mis en marche, le flux de la conscience est inextinguible. Les événements du quotidien s'y mêlent aux plus grandes tragédies, et seule l'écriture parvient parfois à canaliser ce débordement.



Alain Médam

Happé, par exemple, par la guerre en Irak où, «en une seconde, ce que des mères ont mis des nuits de veille, des années, à porter jusqu'à l'âge adulte, explose», Médam résume peut-être, en quelques phrases, l'essentiel de sa démarche: «Et moi, pourquoi écrire à ce propos? Pour informer? Mais on le sait déjà. Pour réfléchir? Mais à quoi? A l'absurdité de la guerre? Tout a été dit, également. Si l'écriture garde un sens, ici, c'est qu'elle s'entend peut-être comme une prière. Non pas adressée à Dieu qui n'observe cela que de loin. Mais adressée aux hommes. Car ces enfants meurtris, blessés dans leur âme, seront des hommes, des femmes, un jour. Des mères. Des pères. Et ce jour-là, que feront-ils?»

Voilà, tout est dit: ce livre est une prière, celle d'un penseur pour qui la culture est un apprentissage, à la fois douloureux et sublime, d'une sagesse perplexe. Ce n'est pas toujours facile à suivre, à recomposer, mais c'est souvent beau.

## Collaborateur du Devoir

## L'ÉTAT DES LIEUX PAR CIEL VARIABLE

REGARDS SUR SOI ET SUR LE MONDE  
Alain Médam  
Liber  
Montréal, 2007, 216 pages

Littérature • Art • Référence • Nouveauté

**PLUS DE 10 000 BANDES DESSINÉES EN LIBRAIRIE**

angle de Maisonneuve Est et St-Hubert sur le campus 514.288.4350 à deux pas de la Grande Bibliothèque

MDL  
marchedulivre.qc.ca  
librairie agréée

Projection du superbe film d'animation

**Âme Noire**

Le dimanche 25 février à 14 heures  
★ Un film pour toute la famille ! ★

suivie d'une discussion avec la réalisatrice Martine Chartrand

AFRIQUE J'AI GARDÉ TA MÉMOIRE  
AFRIQUE I HAVE KEPT YOUR MEMORY  
AFRIQUE  
JACQUES ROUSSAÏN

DANS LE CADRE DU  
**MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS**

Librairie Monet  
GALERIES NORMANDIE • 2752 DE SALABERRY  
514 337-4083 • SORTIE 4 DE L'AUTOROUTE 15  
99 HENRI-BOURASSA → AUTOBUS 69 OUEST  
www.librairiemonet.com / evenements

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

**Paul Inchauspé Pour l'école**  
Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes

Paul Inchauspé  
POUR L'ÉCOLE  
Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes

Liber  
184 pages, 22 dollars

Dans le cadre des Lunds du CRILCQ  
**Causerie avec**

Olivieri  
librairie • bistro

Olivieri  
Au cœur de la littérature

**CRILCQ**

Lundi 26 février à 19 h 30

ÉLISE TURCOTTE  
La maison sur la terre

Élise Turcotte a publié plusieurs recueils de poésie, de nouvelles ainsi que des romans et des livres pour enfants. Elle a reçu le Prix Émile-Nelligan pour *La voix de Carla* (1987) et *La terre est ici* (1989), le Prix Louis-Hémon pour *Le bruit des choses vivantes* (Leméac, 1991) et le Prix du Gouverneur Général pour *La maison étrangère* (Leméac, 2002).

ANIMATEUR  
**Pierre Nepveu**  
Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

Entrée libre  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514-739-3639

## LITTÉRATURE

JOURNAL

## Cinéma vérité



Danielle Laurin

**B**ill Gaston, ça vous dit quelque chose? Il était joueur de hockey semi-professionnel. Et il est devenu écrivain. Non, ce n'est pas une blague. Poésie, romans, nouvelles, récits, théâtre... il a publié une quinzaine de livres depuis le début des années 1980.

Du gros calibre, attention. On compare ce cinquantenaire établi à Vancouver aux meilleurs auteurs canadiens, du type Alice Munroe, Margaret Atwood, Timothy Findley. Ce qui ne l'a pas empêché d'imposer son propre style.

Findley, d'ailleurs, a déjà dit à son propos: «*Son rare talent de patiner sur les glaces les plus subtiles de l'esprit humain pousse ses lecteurs dans des recoins où se risquent très peu d'autres écrivains.*»

Il suffit de lire *Le Caméraman* pour s'en convaincre. Une histoire déroutante, et captivante, qui se passe dans le milieu du cinéma. Une sorte de faux polar à plusieurs tiroirs, où le héros s'égare quelque part entre réalité et fiction. Avant de trouver sa propre vérité.

Francis. C'est le nom du caméraman en question. Quand le roman commence, il est à Fredericton, avec sa conjointe, une ex-actrice mère d'une petite fille de trois ans et demi. Il s'apprête à partir, seul, pour Washington.

Ça ne lui dit rien qui vaille. D'abord, il n'a pas envie de quitter son nid douillet, ses deux amours. Ensuite, il a une peur folle de l'avion. Sur tout, il n'a pas du tout envie d'affronter ce qui

l'attend là-bas. Son meilleur ami, un cinéaste qui se fait appeler Koz, a des ennuis. De sérieux ennuis: en instance de procès, il est accusé du meurtre d'une actrice. Un meurtre qu'il aurait commis en direct devant une caméra. Caméra tenue par qui? Par Francis lui-même. Autant dire que lui aussi est dans de beaux draps.

Ça, c'est la situation de départ. C'est l'intrigue de base. On verra peu à peu notre caméraman se transformer malgré lui en enquêteur amateur: que s'est-il vraiment passé ce jour-là? Koz a-t-il, oui ou non, commis un meurtre? Et si oui, pourquoi? Enfin, jusqu'à quel point a-t-il manipulé tout le monde dans cette affaire, à commencer par Francis?

Ce ne serait pas la première fois. Et c'est là que ça devient intéressant. Jusqu'à quel point Francis n'a-t-il pas été manipulé toute sa vie par Koz, depuis leur première rencontre, à la fin du secondaire, en 1969, à Vancouver? C'est la question de fond de ce roman qui alterne entre présent et passé, et où chaque chapitre est construit comme une scène de film.

Habile construction. Qui nous tient en haleine, malgré quelques longueurs. Tandis que le caméraman remonte le fil de ses souvenirs, on reste accroché à ce qui se joue au présent, au dénouement qui tarde à arriver.

Entre-temps, c'est toute une réflexion sur le cinéma, la création et l'art en général qui nous sera proposée. Une réflexion sur la barrière entre fiction et réalité, aussi. Qu'est-ce qui est fictif, qu'est-ce qui est réel quand on fait de sa propre vie une œuvre d'art? Quand on joue sa vie, et peut-être sa mort, comme dans un film?

Ce fameux Koz, on le comprendra assez vite, n'a qu'une seule et véritable obsession: le cinéma. Le cinéma comme mode de vie. «*Koz marchait, mangeait, dormait, respirait film.*» A tel point qu'une caméra observe en permanence ou

presque ses faits et gestes. Ceux de ses amis, surtout. À leur insu.

Personnage énigmatique, ce Koz. Que même son meilleur ami n'arrive pas à cerner. Mais Francis est-t-il vraiment son meilleur ami? Koz a-t-il vraiment un meilleur ami? Qui est-il finalement, lui qui s'est toujours entouré de secrets, n'a jamais révélé sa véritable identité à personne? Jusqu'à la fin, le caméraman se demandera s'il doit ou non faire confiance à ce manipulateur de première au charisme effrayant.

Et jusqu'à la fin, nous nous le demanderons avec lui. Nous nous demanderons aussi à quoi tient l'amitié. Et l'amour. Puisque entre les deux hommes il y a aussi une femme. Une femme, et un enfant, dont la paternité demeure incertaine.

Au passage: toutes sortes de considérations sur les moyens que chacun trouve pour donner un sens à sa vie. Sur les dépendances qu'on se crée aussi, quelles qu'elles soient, pour s'étourdir, ne pas sombrer. Dépendance à l'alcool, pour commencer. Mais aussi à la nourriture. Au sein maternel, même. À la passion. À l'art. Etc.

Imparfaits, profondément imparfaits, les personnages du *Caméraman*. Humains. Et attachants. Peu importe que leur univers soit à mille lieues du nôtre, peu importe le petit cinéma qu'on s'est construit chacun pour soi, c'est un miroir qui nous est tendu.

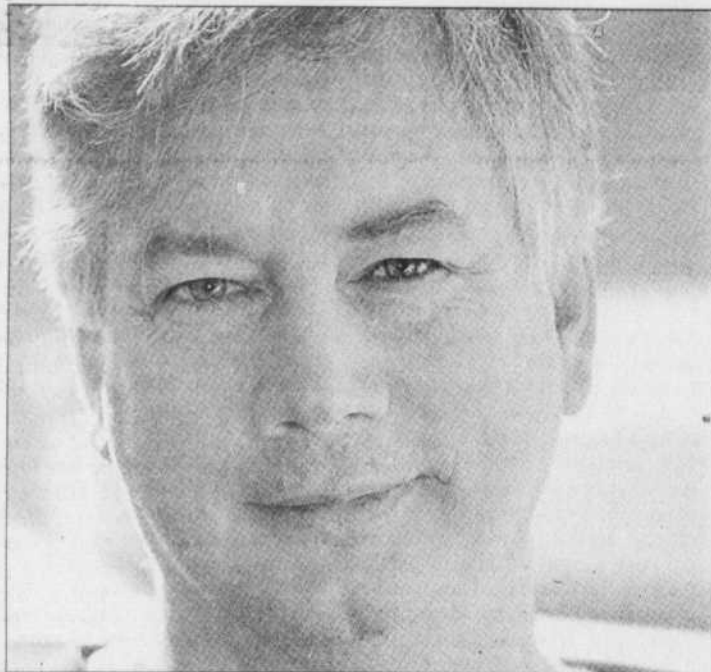
Tout ça sans prétention, dans un langage direct, parfois cru — très bien rendu par la traduction, d'ailleurs. Tout ça s'imbriquant comme par enchantement. Quelques détails superflus, sans doute, mais quel sens de l'observation. Quelle profondeur, surtout, derrière ce qui se donne à lire comme un pur divertissement.

Paru il y a 13 ans, *Le Caméraman* est le deuxième roman de Bill Gaston, son premier livre traduit en français. Il était temps. Heureuse initiative de la maison d'édition québécoise La Pleine Lune, qui s'apprête à publier, paraît-il, la traduction de *Mount Appetite*, un recueil de nouvelles qui a valu à l'auteur d'être finaliste au prestigieux Giller Prize en 2002. Vite, on l'attend.

Collaboratrice du Devoir

## LE CAMÉRAMAN

Bill Gaston  
Traduit par Ivan Steenhout  
Les Éditions de la Pleine Lune  
Montréal, 2007, 504 pages



L'écrivain canadien-anglais Bill Gaston

SOURCE RAINCOAST BOOKS

## Roman



Yolande Villemaire  
**India, India**

Un voyage dans l'odeur  
masala de l'Inde.

**Yolande  
Villemaire**

**India, India**

roman • 280 p. • 25 \$

**XYZ**  
éditeur

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37  
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LIBRAIRIE  
**BONHEUR D'OCCASION**  
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile  
514-522-8848 1-888-522-8848  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

**Sébastien Charles**  
*L'hypermoderne*  
expliqué aux enfants

160 pages, 20 dollars

## La croisade en solitaire de Maurice G. Dantec

L'écrivain français installé à Montréal publie le troisième tome de son *Journal* «métaphysique et polémique» tout en offrant son soutien aux prises de position de la municipalité d'Hérouxville.

CHRISTIAN DESMEULES

**A**merican Black Box, le troisième et dernier volume du *Théâtre des opérations*, de Maurice G. Dantec couvrant les années 2002 à 2006, a été conçu par son auteur comme un «dispositif détonant». L'ouvrage avait d'ailleurs réussi à susciter une légère controverse avant même de paraître. Par crainte d'éventuelles réactions explosives ou juridiques, à propos notamment de certains passages sur l'Islam, quelques éditeurs s'étaient renvoyé la balle — Gallimard et Flammarion — avant qu'Albin Michel ne repêche finalement l'auteur des *Racines du mal*.

L'écrivain français, qui vit à Montréal depuis 1997 (citoyen canadien et catholique patenté depuis 2004), a toutefois dû adapter son langage pour être publié — il le reconnaît. Légèrement javellisé pour se plier aux «oukases staliniennes de la justice aux ordres», *American Black Box* reste néanmoins truffé de quelques savoureux morceaux de violence verbale où Maurice G. Dantec, l'écume aux lèvres, nous dévoile l'étendue de son registre pamphlétaire.

## Visionnaire et péremptoire

De son bunker du Plateau Mont-Royal, l'écrivain de 47 ans fustige en bloc ou à la pièce le «masochisme anti-occidental de l'Occident», l'islamisation de l'Europe, la montée du «totalitarisme théocratique» incarné par la frange la plus radicale de l'Islam, la gauche québécoise et toute la «propagande anti-Bush». Rien de nouveau sous le soleil de Dantec, auteur de polars plus ou moins cyberpunk, dont les derniers romans (*Villa Vortex*, *Cosmos Incorporated*, *Grande Jonction*) flirtaient ouvertement avec la métaphysique — au risque de tomber des mains de ses lecteurs les plus volontaires.

Kabbaliste halluciné, colomniateur tous azimuts et nouveau prophète chrétien, l'écrivain engagé — c'est sans doute aujourd'hui son plus grand mérite — se sert de ces carnets, en plus d'y élaborer sa pensée, afin de régler des comptes, remettre quelques pendules à l'heure et désamorcer à l'avance toutes les critiques qui pourraient s'élever à son endroit. Car tout véritable écrivain se doit d'être visionnaire et pé-

remptoire. Maurice G. Dantec l'a compris depuis longtemps. On ne recrée pas le monde quand on a peur du son de sa propre voix.

Tantôt lyrique: «*Il s'agit des notes survivantes d'une mélodie perdue, comme les échos d'un très vieux blues de Robert Johnson qui tremblotent dans l'air au coin d'une rue.*» Tantôt taquinant l'aphorisme ou le paradoxe: «*Le pacifisme absolu conduit inévitablement à la guerre totale.*» Ou tantôt puisant dans un glossaire d'insultes à faire pâlir le capitaine Haddock: «*nazillons à heffieh*», «*racaille gauchiste*», «*éclo-nazis cool*», «*aniches autocontrits*», «*pignouf postmoderne*», «*alibanieusesards*», etc.

## Un esthète de l'Apocalypse

Mais sous ses dehors bourrus et mal léchés, Dantec est en réalité un esthète qui ne se l'avoue pas. Drapé dans sa solitude de visionnaire de l'Apocalypse, ce disciple de Léon Bloy goûte sur près de 700 pages sa position d'embusqué idéologique et géographique — monarchiste, catholique, exilé, sioniste, écrivain. Une posture qui se laisse bien voir, par exemple, dans sa critique nostalgique du défilé de la fierté gaie: «*C'est la fin de l'homosexualité comme différence, comme secret, donc comme forme de vie, comme typologie aristocratique.*»

Il y a à boire et à manger dans cette boîte noire américaine. C'est-à-dire qu'il y a de tout. Notamment d'intéressantes pages autobiographiques sur sa formation intellectuelle dans les années soixante-dix et quatre-vingt, ses années punk, ainsi que sur sa vision somme toute bucolique de l'Amérique (lire les États-Unis) comme «*laboratoire expérimental du monde*». Mais pour en arriver là, il faut aussi avaler les

couleuvres géopolitiques de ce fervent admirateur de George W. Bush, qui préfère croire dur comme fer que la patrie de l'oncle Sam a envahi l'Irak pour y faire fleurir la démocratie et la liberté.

Parfaitement cohérent avec lui-même, ce «*Français du Nouveau Monde*», comme il se décrit lui-même, signalait récemment sur le site de la très conservatrice revue *Égards* (dont les animateurs sont à ses yeux de véritables «génies littéraires») un fervent et prévisible «*Soutien à la municipalité d'Hérouxville: «Votre initiative, écrit-il en s'adressant au maire, aux conseillers municipaux et aux citoyens de la petite ville, me semble à la fois éthiquement sans tâche [sic] et politiquement nécessaire.*» Un appui qui ne l'empêche par ailleurs pas d'afficher ignorance et mépris léger envers l'histoire et la réalité du Québec («*ventre mou de ce corps mou qu'est le Canada*»). Ainsi, à la mort de Pierre Bourgault, c'est un Dantec à la fois indigné et dépourvu qui cherche à comprendre la pluie d'hommages: «*Je me suis renseigné. Cet homme n'a rien fait.*» Touchant.

Fourre-tout combattant, actualité commentée, «enfant du chaos» d'un nouveau croisé de l'Occident, la quatrième de couverture d'*American Black Box* nous met tout de suite en garde: «*Les livres de Maurice G. Dantec sont des machines de guerre au service de la vérité.*» Rien de moins. À lire avec un sourire aux lèvres, un crayon à la main, une once d'indignation ou... un grain de sel.

Collaborateur du Devoir

## AMERICAN BLACK BOX

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS  
2002-2006

Maurice G. Dantec  
Albin Michel  
Paris, 2007, 704 pages

## ARCHAMBAULT &amp; PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes : Du 13 au 19 février 2007 @ QUEBECOR MEDIA

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 <b>FORTRESSE DIGITALE</b> Dan Brown (Laffont)	1 <b>LE MEILLEUR DE SOI</b> Guy Corneau (Éd. de l'Homme)
2 <b>LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDES, T. 10</b> Anne Robillard (Mortagne)	2 <b>UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AVENIR</b> Jacques Attali (Fayard)
3 <b>ÉTERNELS CÉLIBATAIRES</b> Danielle Steel (Presses de la C)	3 <b>LES MEILLEURES RECETTES...</b> Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
4 <b>SONDE TON COEUR, LAURIE RIVERS</b> Stéphane Bourguignon (Québec Amérique)	4 <b>LES MONOLOGUES DU PÉNIS</b> Michel Pruneau (Lanctôt)
5 <b>LA PAROISSIENNE</b> Denis Monette (Logiques)	5 <b>MES MILLE ET UNE VIES</b> Tom Lapointe (Intouchables)
6 <b>ANGES ET DÉMONS</b> Dan Brown (Pocket)	6 <b>J'AI COMMENCÉ MON ÉTERNITÉ</b> Edith Fourrier (Éd. de l'Homme)
7 <b>LE PARFUM</b> Patrick Suskind (Livre de Poche)	7 <b>CUISINER AVEC LES ALIMENTS...</b> R. Bélliveau / D. Gingras (Trécarré)
8 <b>COFFRET À FAIRE ROUGIR</b> Marie Gray (Guy St-Jean)	8 <b>POUR MIEUX VIVRE AVEC LE STRESS</b> Stéphanie Milot (Logiques)
9 <b>LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL</b> Khaled Hosseini (10/18)	9 <b>LE NOUVEAU KARMA SUTRA</b> Anne Hooper
10 <b>SENTIMENT, SEXE, SOLITUDE</b> Sergé Lama (Anne Carrière)	10 <b>À LA DI STASIO</b> Josée Di Stasio (Québec Flammarion)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 <b>ERAGON T. 2: LAÏNÉ</b> Christopher Paolini (Bayard)	1 <b>MEASURE OF A MAN</b> Sidney Poitier (Harper Collins)
2 <b>AMOS DARAGON T. 1</b> Bryan Perro (Intouchables)	2 <b>THE LAST TEMPLAR</b> Raymond Khoury (Signet)
3 <b>JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 2</b> India Desjardins (Intouchables)	3 <b>THE AMBLER WARNING</b> Robert Ludlum (St. Martin's Press)
4 <b>GROS MONSTRE QUI AIMAIT TROP...</b> Lili Chartrand (Dominique & Cie)	4 <b>FALSE IMPRESSION</b> Jeffrey Archer (St. Martin's Press)
5 <b>JE T'AIMERAI TOUJOURS</b> Robert Munsch (Firefly)	5 <b>MARY MARY</b> James Patterson (Warner Books)
6 <b>DRÔLES D'HISTOIRES T. 2</b> Robert Munsch (Courte Échelle)	6 <b>TURNING ANGEL</b> Greg Iles (Pocket Books)
7 <b>CHAPEAU FÉLIX (DC + LIVRE)</b> Var. Enfants (Montagne Secrète)	7 <b>THE LINCOLN LAWYER</b> Michael Connelly (Warner Books)
8 <b>LÉONIS T. 6 GARDIENS D'OUTRE...</b> Francis Mario (Intouchables)	8 <b>THE BEST LIFE DIET</b> Bob Greene (Simon & Schuster)
9 <b>WINX CLUB T. 9: L'ÉTRANGE AVALON</b> Sophie Marvaud (Hachette Jeunes)	9 <b>CELL: YOUR NUMBER IS UP</b> Stephen King (Pocket Books)
10 <b>ENFANT CHEZ LES SCHTROUMPPS T. 25</b> Pato (Lombard)	10 <b>ALL NIGHT LONG</b> Jayne Ann Krentz (Berkley)

carte-cadeau

**Du plaisir à la carte**

LITTÉRATURE

Mort au Mexique



Louis Hamelin

**J**e savais que Rick Bass était un écrivain du Montana. Qu'il vivait dans la vallée de la Yaak, tout près de la frontière du Canada, qu'il était parti à la recherche des derniers grizzlis du Colorado et qu'il était biologiste. Mais je ne savais pas qu'il y avait un autre Rick Bass... Celui-là est géologue, a grandi à Houston, mis ses connaissances du sous-sol au service des compagnies pétrolières et gazières et écrit un petit livre, *Oil Notes*, dans lequel il s'efforçait d'exprimer la poésie singulière du pétrole et de décrire sa passion de la recherche de l'or noir, présentée comme un équivalent métaphorique de la quête du bonheur... Bref, il a écrit une ode au pétrole. Et c'est le même homme. Le même Rick Bass qui, réfugié dans le décor grandiose et tourmenté des chaînes montagneuses du nord du pays, fronce les sourcils, disent ses amis, à la vue de la traînée gazeuse laissée par un avion venu souiller son beau ciel bleu.

Est-ce que le vrai Rick Bass pourrait se lever, s'il vous plaît? Est-ce que je lis l'apologue du développement pétrolier ou l'écrivain sauvage écœuré par la multiplication des routes aériennes? Remarquez que Melville pouvait raconter la grande aventure de la chasse à la baleine sans pour autant prôner l'extermination des cétacés. Mais conserver, à la fin des années 80 (*Oil Notes* date de 1989), cette même innocence exaltée devant les conquêtes du progrès? De toute manière, il est intéressant de garder ce Bass pétrolier en tête au moment d'aborder son dernier livre, un roman dont l'éditeur tient à nous rappeler qu'il fut écrit «durant les premiers jours de

l'invasion américaine en Irak... Un contexte politique approprié pour ce retour de l'écrivain dans la patrie de George W. Bush et de Dick Cheney.

La pensée comme un puits de pétrole

En 1842, le Texas forme une république indépendante. C'est un immense morceau de territoire retranché du Mexique par la force des armes. Un état de belligérance perdure entre les deux nations. Outrepasant les ordres, une petite armée de volontaires texans traverse alors la frontière et s'enfoncent dans les profondeurs du Mexique, partie pour la gloire. Bass s'est inspiré très librement de cette escapade célèbre et bien documentée pour écrire son premier roman historique. Parmi les figures authentiques issues des chroniques de l'époque, il a glissé un narrateur de son cru, jeune cultiver araché à la tranquille succession des cultures et des saisons par le passage de cette douteuse troupe de mercenaires et ses promesses d'aventure et de gloire. Occasion pour un jeune homme de mettre sa virilité à l'épreuve. Mais y eut-il jamais dans le monde une guerre qui ne fût pas, du point de vue du combattant, l'histoire d'une désillusion? «*J'étais aussi follement avide de gloire que chacun de mes compagnons. Mais, assez vite, nous vîmes tous les choses autrement, car nous avions abandonné ces rêves de gloire et ne nous battions plus que pour gagner. Puis, tout aussi rapidement, nous n'avons plus pensé à rien d'autre qu'à un grand verre d'eau fraîche...*»

L'équipée s'annonce sanglante. Il y a dans ce mauvais lot des hommes qui, en matière d'atrocités, ont été aguerris au contact des tribus команanches, elles aussi en lutte contre le jeune Etat. Fait intéressant, Laredo, la première ville mise à sac, est située au nord du Rio Grande. On comprend tout de suite que l'honneur national va en manger un coup... La référence inévitable, ici, est le Méridien de sang de Cormack McCarthy, qui est au roman western ce qu'*Apocalypse Now* est au film de guerre: une épopée hallucinée. Si l'esthétisation et la part de la métaphysique sont moins développées chez Rick Bass, la réflexion personnelle est en revanche plus présente, et d'assez haut vol

le plus souvent, au prix, même, d'une certaine vraisemblance narrative à l'occasion: «*Toutes les guerres, comme toutes les récoltes, sont les mêmes en ce que l'histoire cachée dans toute graine est indéfinissable et qu'elle se déroulera toujours de la même manière, encore et encore [...]. Cette croyance — ce savoir — est à la fois source de terreur et d'assurance. Elle est terrible, parce que le contenu de la graine se trouve dans le cœur de tous les hommes, mais elle est rassurante, aussi, parce que nous ne pouvons faire que très peu, si toutefois nous pouvons faire quelque chose, pour changer la donne.*» Pas sûr que le jupon intellectuel de l'auteur ne dépasse pas un peu chez le péquenot du Big South, là... Mais la littérature historique permet ce genre d'anachronismes, car il arrive que l'interprétation doive l'emporter sur le récit. Se donner un narrateur dont la conscience avance d'une bonne centaine d'années sur celle de ses contemporains est alors de bonne guerre, c'est le cas de le dire.

Plus troublant, et profond, est le sentiment de fatalité que dégage cette même citation. La décimation contient très certainement une dénonciation de l'absurdité inhérente à toute entreprise guerrière, mais elle ne va pas sans ambiguïté. A l'heure où la propagande militaire ne sait visiblement plus quel mythe inventer pour la rendre socialement acceptable (guerre chirurgicale en Irak en 1991, guerre morale des Canadiens en Afghanistan), il n'est pas mauvais de se faire rappeler de temps en temps que la guerre reste la guerre et que l'atrocité en fait partie. Quant à changer la donne, aucune manif, même tenue à - 30 degrés, ne fera jamais reculer un empire sur la question de ses intérêts vitaux.

Dans *La Décimation*, le récit des batailles est bien mené et vivant, les compagnons déferlent, «*terribles et joyeux*», mais ce qui arrive à ces dépeuplés de l'horreur après l'expérience du feu est encore bien plus intéressant. Il y a la capture. Puis la grande évasion et la terrible épreuve du désert. Reprenant une veine tellurique déjà omniprésente chez McCarthy, le géologue Bass semble chez lui au milieu de cet immense four de pierre qui s'étend entre le Rio Grande et la capitale. Les survivants, au

nombre de 177, seront soumis à la décimation, une vieille coutume héritée des Romains. Un prisonnier sur dix est exécuté, et la variante mexicaine comporte un détail pittoresque: le tirage au sort se fait à l'aide de haricots. Ceux qui s'en tirent ne sont pas au bout de leurs peines, mais la défaite offre aussi des occasions d'épanouissement, voire d'amour, ou d'une transformation entre les «*mains formatrices et bienveillantes du paysage et de la culture supérieure du Mexique*», dit le narrateur. Eux qui, au départ, ne valaient «*quasiment rien comme hommes*», les voici en train de piocher une route, trouvant «*très ironique qu'ayant franchi la frontière pour soulever le tourbillon de la guerre, nous nous étions retrouvés à construire plutôt qu'à détruire*».

Ce qui rappelle une certaine invasion mésopotamienne où les compagnies multinationales constituaient pour ainsi dire la seconde vague d'assaut. Qu'il le veuille ou non, Bass nous ramène, avec son épopée texane, sans cesse à l'histoire récente. «*Décapitations, écrit-il dans ses remerciements, traitement inhumain des prisonniers, documents contestables, incapacité économique à mener une guerre soutenue, ambitions politiques: tout ce qui existe de nos jours existait alors.*» Mais quelques pages plus tôt, il faisait dire à son narrateur: «*Même aujourd'hui, je crois que si on attendait à la sécurité ou à l'indépendance de ce pays, je traverserais à nouveau ce fleuve...*» Ce qui, dans un essai, serait une profession de foi sans doute très discutée se résout, dans le roman, en une saisissante image de force prédatrice mêlée de vulnérabilité: un fauve, un jaguar. Aussi incapable d'être ce qu'il n'est pas que le soleil d'être la lune. «*[...] quelque chose de sombre remua dans les ténèbres.*»

Collaborateur du Devoir

LA DÉCIMATION

Rick Bass  
Traduit de l'anglais par Anne Wickes  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2007, 269 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Soif

SUZANNE GIGUÈRE

**O**n imagine sa chambre, un caharnatim de papiers noircis de poèmes et tachés de bière. Il semble avoir dans la vingtaine. Exténué de vivre, il pèse une tonne. Kamikaze, il fonce vers l'abîme à tombeau ouvert en picolant sec. A la radio, *Highway To Hell* joue. L'auteur qui signe ce petit précis d'autodestruction se nomme Aral Cyr (pseudonyme). Son roman, haleine fétide soufflée en plein visage, inquiète et ne console pas. Récit implacable sur la dépendance et, surtout, sur la détresse humaine, *Le Corps à l'usure* est un livre qui déchire.

Le mal de vivre

«*Pas facile de mener ta barque quand tu ignores où jeter l'ancre.*» Première observation. Il a beau être assis au milieu du désespoir, le narrateur de *Le Corps à l'usure* est fou de littérature. Relisez sa phrase, puis Sénèque: «*Il n'y a pas de vent favorable à celui qui ne sait où il va.*» Il sait que, pour donner un sens à ce qu'il vit, il n'y a qu'une seule façon de faire, c'est d'écrire. Aux lecteurs qui veulent bien suivre ce personnage aussi embrumé que les quatre amis de

*Trainspotting* d'Irvine Welsh (romancier écossais), Aral Cyr décrit page après page l'histoire de sa déchéance lente, reptilienne.

En rupture familiale, il vit seul avec son chat Pacha et son poisson Gontran. Parfois, un ami «*desperado sous son sombrero*» s'amène, la guitare en bandoulière et une caisse de bière sur son bateau ivre. Les jours d'errance, il se surprend, assis sur un banc, à dialoguer confusément avec son âme moribonde. En quête de beauté, d'émotions et de sentiments jamais assez forts, submergé de désirs brûlants, ouvert à tous les débordements, il boit jusqu'à l'inconscience, jusqu'à l'agonie, jusqu'à la démence. Il boit «*pour ne plus revenir sur terre*». Le texte suit les méandres et l'égarement du narrateur accentué par le délire éthylique.

Dans le mètre carré de son existence naufragée, il descend en profondeur. «*Frigorifié de l'intérieur, le système patraque, terrassé par l'angoisse, la panique et les hallucinations morbides, secoué de*

*convulsions.*» Il lui arrive de retrouver un peu de lucidité et de se laisser emporter par elle. Il entend alors les clameurs du monde: «*Après tant de siècles de destruction la barbarie n'a toujours pas cessé.*» Son esprit vacille de nouveau et part en vrille. Il ne pense plus que par images et par associations.

Intense,  
charnel,  
poétique  
et décalé,  
*Le Corps à l'usure* ne  
laisse pas  
indifférent

Vie excessive, chaotique, éclats de tendresse, coups de tête rageur, brusques chagrin. Les «*assoiffés*» se reconnaissent dans la souffrance et la dépression décrite de manière pudique par le narrateur thrash, rebelle et rockeur, qui avance dans la vie à reculons, angoissé. On s'en doute, ce récit axé autour de nappes brumeuses à souhait s'achève avec gravité. Sur une sensation douloureuse, un appel au secours. «*Comment on va faire pour s'en sortir? Où on coule?*»

Intense, charnel, poétique et décalé, *Le Corps à l'usure* ne laisse pas indifférent. Le romancier a la capacité de tenir un ton désabusé en ajoutant la petite pincée d'humour ou de fantaisie nécessaire. Il

réussit à verbaliser les émotions de son personnage, à les surinvestir et à en faire le moteur majeur du récit. Malgré quelques passages d'une banalité à faire pleurer, des images fortes, d'une beauté fulgurante, nous restent en tête. Difficile de dire si, avec ce court opus, Aral Cyr a un tempérament de romancier. Il écrit de petits textes, peut-être invente-t-il un nouveau genre; l'idée est simple et fort périlleuse, elle est inédite du moins sous cette forme.

Enfin, pour ceux que le sujet intéresse, une suggestion: *Petits suicides entre amis* d'Arto Paasilinna. Le roman férocement drôle de l'écrivain finlandais évoque la rencontre de deux désespérés traqués par les huissiers qui décident de mettre fin à leurs jours. Non seulement ils ne commentent pas l'irréparable, mais ils deviennent les meilleurs amis du monde et décident d'aider d'autres suicidaires...

Collaboratrice du Devoir

LE CORPS À L'USURE

Aral Cyr  
Les Éditions Sémaphore  
Montréal, 2007, 55 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Calet

ou l'insouciance feinte

Gilles Archambault

**S**i vous estimez que la littérature est affaire d'idées avant tout, Henri Calet n'est pas fait pour vous. Si, en revanche, vous attirez plutôt la sensibilité intelligente et fantaisiste, mêlée d'une tristesse innée qui ne se prend pas au tragique, vous êtes en présence d'un auteur dont le moindre des textes vous sera précieux.

Journaliste à sa façon, romancier de lui-même, trouvant plaisir à se moquer de sa petite personne, Calet est mort en 1956, âgé de 52 ans. La plupart de ses écrits ont vu le jour à Paris. Un arondissement en particulier, le 14<sup>e</sup>. Le monde des petits artisans, des voleurs à la tire, des gagne-petit, de ceux qui démenagent à la cloche de bois par obligation et par ruse. C'était là l'univers de son enfance, qu'il raconte avec tant de verve dans *Le Tout sur le tout*.

*Acteur et témoin* est un recueil d'articles parus dans les journaux parisiens entre 1947 et 1955. On reprend au Mercure de France, sans la moindre remise à jour, si l'on excepte le texte en quatrième de couverture, le livre paru en 1959. Peut-être ne devrais-je pas dire que mon exemplaire acheté en 1961 chez un libraire aujourd'hui disparu depuis longtemps, Déom plus précisément, est usé jusqu'à la corde. Le nombre de fois où j'ai ouvert ce bouquin!

Ces chroniques renferment à peu près tout ce qui pour moi fait le charme de la littérature. A partir d'un événement anodin, une séance de signature dans un grand magasin ou une visite au Musée de l'Asperge, Calet, sans aucun effort de style, volonté de drôlerie ou tentative de nous apitoyer sur son sort, raconte l'émerveillement et la surprise de vivre.

Il a beau écrire: «*Ce n'est pas sans un certain chagrin que je viens de faire, à plusieurs reprises, cette constatation: je ne trouve plus aucun plaisir à regarder en arrière ni, d'une façon générale, à chiffrer dans mon passé. Plus*

*précisément, ce qui m'intéressait naguère, c'était de me regarder au moyen d'une sorte de jeu de glaces, d'un maniement d'ailleurs assez compliqué, en m'y prenant à peu près comme si j'eusse voulu étudier ma nuque ou le derrière de mon crâne.*» Il a beau faire cette confession, c'est ce que nous aimons chez lui, cette façon de se regarder vivre, de se comporter en toutes circonstances comme une sorte de Charlot ou de Buster Keaton. Il faut attendre son dernier livre, *Peau d'ours*, recueil de notes colligées par Christiane Martin du Guard qui fut la dernière compagne de sa vie, pour apprendre que ce ton désabusé et amusé était le fait d'un être de souffrance.

Si j'étais libraire, je dirais à mes clients privilégiés de se porter acquiescants de ce petit livre. Ils pourraient devenir accros pour la vie.

Puisqu'il est question ici de chronique, pourquoi ne pas signaler un sympathique essai qu'Henri Hugues Lejeune a consacré à Bernard Frank, décédé il y a moins d'un an. On sait que Frank a été l'ami de Sagan, qu'il a frayé avec Sartre et que ses chroniques dans *Le Nouvel Observateur* valaient d'être lues pour peu qu'on ait de la littérature une curiosité qui va au-delà de ce qu'on appelle les «nouveautés» par une sorte d'euphémisme ambiant. Encore qu'il me faille admettre que l'évocation de cette figure des lettres parisiennes n'a rien de définitif. Curiosité, Frank, dans un texte cursif, livre ses commentaires au sujet de l'essai qui lui est consacré.

Collaborateur du Devoir

ACTEUR ET TÉMOIN

Henri Calet  
Mercure de France  
Paris, 2006, 230 pages

UN VIEIL AMI

Bernard Frank  
Henri Hugues Lejeune  
Robert Laffont  
Paris, 2006, 356 pages

ÉCHOS

Un magazine gratuit

Pour souligner la semaine de relâche, les Éditions Bayard jeunesse Canada offriront un magazine à qui-conque se présentera à ses bureaux les 5 et 6 mars prochains. Les personnes intéressées pourront ainsi se procurer un exemplaire des revues *Pomme d'Api*, *J'aime lire*, *Les Explorateurs* ou *Les Débrouillards*. Les Éditions Bayard jeunesse sont situées au 4475 de la rue Frontenac, à Montréal. — *Le Devoir*

Histoires de fantômes

Le mercredi 28 février, les amateurs pourront assister à quelques «*histoires de fantômes et autres croque-mitaines*», qui seront pré-

sentées au Centre Henri-Lemieux par les conteurs Lucie Bisson, Sébastien Lessard et André Lemelin. Le Centre Henri-Lemieux est situé au 6744 de la rue Edouard, à LaSalle. — *Le Devoir*

Le Jamais lu se poursuit

Le festival du Jamais lu, qui donne un accès direct aux dramaturges émergents, a trouvé des alliés. Grâce au parrainage du théâtre L'Espace Go, le festival a bouclé avantagèrement une campagne de financement, le 14 février dernier. La sixième édition du Festival du Jamais lu se déroulera donc du 4 au 13 mars prochain. Une quinzaine d'auteurs de la nouvelle garde devraient y lire leurs textes inédits. — *Le Devoir*

Triptyque  
www.triptyque.qc.ca  
triptyque@editiontriptyque.com  
Tél.: (514) 597-1666

Véronique Bessens  
Contes du temps qui passe  
nouvelles

VÉRONIQUE BESSENS  
CONTES DU TEMPS QUI PASSE  
nouvelles, 137 p., 18 \$

«*Résultat: des nouvelles gorgées de fougues et de silences où arrivent à s'infiltrer le malaise, la lévitation, le grain de la poésie. Tout un art de vivre l'instant.*»  
Christian Desmeules, *Le Devoir*

Claire-Marie Clozel  
Pourquoi les petits garçons ne sont pas des petites filles...  
Un secret bien gardé

CLAIRE-MARIE CLOZEL  
POURQUOI LES PETITS GARÇONS NE SONT PAS DES PETITES FILLES...  
Un secret bien gardé  
essai, 192 p., 20 \$

Ce livre s'adresse avant tout aux parents et aux éducateurs qui, eux aussi, se posent la question.

écosociété  
Salon du livre de l'Outaouais

NOUVEAUTÉS  
PRÉSENCES D'AUTEURS  
Passez nous voir au salon! Stand 250

NANCY J. TODD  
Écodesign: des solutions pour la planète  
L'aventure du New Alchemy Institute

Dans un récit captivant, Todd raconte comment des biologistes ont trouvé au sein même de la nature des solutions concrètes pour réduire notre empreinte écologique.  
Disponible en librairie le 1<sup>er</sup> mars 07

ROMÉO BOUCHARD  
Samedi 3 mars, 16h, Table ronde,  
Petites idées pour changer le monde

J.-CLAUDE ST-ONGE  
Vendredi 2 mars, 16h, Table ronde  
Système de santé: état d'urgence

CLAUDE VAILLANCOURT  
Samedi 3 mars, 17h, Conférence,  
Services: faut-il tout vendre?

SERGE MONGEAU  
Samedi 3 mars 16h, Conférence,  
Au-delà de la simplicité volontaire

www.ecosociete.org

## LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

## Terreur écologique

Rufin mène l'enquête  
sur les avatars de la mondialisation

GUYLAINE MASSOUTRE

«Le premier thriller écolo», dit la bande publicitaire. L'écologie politisée, c'est toute une première pour Rufin, qui poursuit, avec *Le Parfum d'Adam*, les mésaventures de la mondialisation, abordées avec brio dans *Globalia*. C'est aussi mon cas, peu amatrice de best-seller, et n'était le nom de Rufin, et le souvenir de plaisirs de lecture passés, je l'aurais sans doute évité.

Mais Rufin est un raconteur épating. À partir d'une bibliographie toujours savante, il bricole des romans palpitants, aisés et agréables à mettre dans une dent creuse. Qui aura ouvert *Rouge Brésil*, par exemple, ne l'oubliera pas si vite lu. De même ce gros roman d'action, étendu de la Pologne au Brésil, en passant par la France, l'Autriche, l'Italie, les États-Unis, l'Australie et le Cap-Vert, et j'en passe, nous entraîne dans les dérivés détachés de Greenworld, à One Earth. Gros clin d'œil.

Quoiqu'il s'inscrive au bas d'une longue liste de romans anglo-américains, *Le Parfum d'Adam* tranche comme fiction palpitante, dans la production française. Rebondissant jusqu'à sa postface, consacrée aux sources d'inspiration comme *Rouge Brésil*, l'intrigue ouvre son jeu de cartes, sans cesse tournantes et brassées. Il rachète ainsi quelques longueurs, où les invraisemblances finales l'ont plongé.

C'est bien la spécialité de Rufin: sortir du roman pour s'adresser au monde. Ce faisant, il rejoint un vaste lectorat, jeunes lecteurs, amateurs innocents aussi bien que têtes grises, férus de politique sourde et de secrets mal gardés.

### La surpopulation

Le monde de demain se lit aux signes de l'actualité. Or l'écologie est un sujet majeur. Quoi de plus

pertinent que la gestion des ressources mondiales, jointe au monde mystérieux des virus, manipulés ou automutants? La peur nous prend aux tripes, d'autant que s'y jouent aussi de gros intérêts financiers, scientifiques et politiques. Qui, ce roman prélude à un divertissement intelligent.

Là, la recette de Rufin écrivain opère. Avec ses androïdes en caoutchouc, juste assez glacés, personnages virtuels qui comprennent tout, sans profondeur ni théâtralité, l'intrigue techno parcourt les chemins variés de la guerre bactériologique. Elle se mène, qui en doutera, à partir des États-Unis, où prospèrent les gros bonnets de la finance mondiale.

Autour du monde, leur hégémonie, de moins en contrôlée, se répand. Le Français lève ainsi les leviers de la peur et la logique du risque. Son roman fait penser autant à Ian Fleming qu'à John Le Carré, allant du schématisme au refus du manichéisme, sans toutefois atteindre l'expertise littéraire des manipulations concoctées par ce dernier.

Là où toutefois il se distingue, c'est par un sens du développement de l'intrigue, basée essentiellement sur le dialogue. Chez Rufin, les êtres disent tout, avec une simplicité et une clarté désarmantes. Extrêmement intelligents, ils sont aussi bavards, parfois même stylés. Ils livrent tout au lecteur, au fur et à mesure que les événements surviennent d'une réalité extérieure. Et ils réagissent, souples comme des pumas, cherchant l'imprévisible, la crise, l'urgence, la prise de décisions rapides.

### Poker gagnant

Ainsi Rufin parvient-il aisément à passer une somme importante d'informations, qui touchent à son expérience de médecin, engagé jusque dans la politique, humanitaire ou non. Refusant la violence — ce qui n'est

pas sa moindre originalité —, il n'en évite pas moins au lecteur le souci de calculer l'issue et d'extrapoler la résolution de l'intrigue. Autant se laisser mener, qualité exigée d'un roman.

Il est vrai que le suspense ne lâche guère. L'habileté de Rufin à semer les indices et à les lire immédiatement, comme des rébus aux solutions éphémères, vante l'intelligence naturelle d'un médecin, omniscient et rationnel, et sa capacité d'agir. Ce que le lecteur apprend en même temps.

À Paris toutefois, il y a déjà quelques voix (dont celle de l'éditeur Olivier Gallmeister) pour s'élever contre la charge du *Parfum d'Adam* contre Edward Abbey, romancier-culte de l'Ouest américain, durant les années 1970. Selon Rufin, la bible de l'écoterrorisme serait *The Monkey Wrench Gang* d'Edward Abbey (1927-1989), paru en 1975 (*La Gang de la clé à molette*, 2006). Il l'identifie comme «*l'un des inspirateurs de ce passage à l'acte radical*», que son roman est censé dénoncer.

Mais même le sérieux d'un romancier, fût-ce dans sa postface, est à prendre avec des pincettes. C'est ce que je retiens du titre. *Le Parfum d'Adam* est un divertissement, qui pose quelques questions, certes, mais qui se rit de tant de clichés, où même les faits historiques et les idéologies qui animent nos sociétés apparaissent avec humour. Dans la grimace d'un vieux sujet, dans l'espionnage sans peine de ce polar, on vit, on mange, on dort, on se promène, on a même le loisir de l'amitié. C'est un art qui le vante, c'est un passe-temps.

Collaboratrice du Devoir

### LE PARFUM D'ADAM

Jean-Christophe Rufin  
Flammarion  
Paris, 2007, 541 pages

ROMAN ITALIEN

## Claudio Magris dans les fureurs noires de l'Histoire

CHRISTIAN DESMEULES

Claudio Magris fait partie de ces romanciers européens livresques, savants et tentaculaires, qui tantôt nous pondent des essais très personnels empruntant à l'arsenal de la fiction, tantôt, mais de façon parfois moins heureuse, nous lancent au visage de gros romans à l'érudition appuyée, enrobés de déclamations et de références obscures.

Auteur de *Microcosmes* ou du fabuleux *Danube* (Gallimard/L'Arpenteur, 1988), journal d'une déambulation sentimentale, littéraire et historique qui nous transportait des sources du grand fleuve européen jusqu'à son embouchure dans la mer Noire, Claudio Magris est avant tout spécialiste de la littérature germanique à l'Université de Trieste, en Italie, où il est né en 1939. Depuis longtemps fasciné par les frontières, polyglotte accompli, il incarne lui-même à merveille l'esprit de cette petite ville coincée entre mer et montagne, carrefour vivant de trois mondes qui s'entrechoquent — slave, allemand et italien.

À l'aveugle est ainsi un roman délirant et bavard qui puise à quelques-unes — seulement quelques-unes — des barbaries collectives qui ont taché de rouge les deux derniers siècles. Un roman ambitieux où il professe nous entraîne à tâtons au cœur des folies de l'Histoire avec une petite dose de «l'éternel retour» nietzschéen.

Au milieu de ce maelström romanesque figure une galerie de personnages réels ou fictifs, passés à la moulinette des visions provoquées de l'écrivain italien. Dans un hôpital de Trieste, Salvatore Cippico, ancien militant communiste et ancien déporté de Goli Otok, se confie à son psychiatre. Il se prend quelquefois pour le clone de Jorgen Jorgensen, flibustier danois, roi d'un jour de l'Islande et déporté en Tasmanie au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. «*J'ai voulu réformer le monde au lieu de me chercher un abri, et ça, le monde ne le pardonne pas*», confesse le narrateur halluciné.

À la remorque de ce personnage caméléon, Juif errant de l'Adriatique et des mers australes, témoin des plus amères faillites idéologiques, Claudio Magris le romancier nous entraîne au cœur de «*toutes ces choses qui se chevauchent, années et pays et mers et prisons et visages et faits et pensées et encore prisons et ciels lacérés du soir d'où le sang coule à flots et blessures et fuites et chutes...*»

De la lointaine Tasmanie, d'abord île pénitentiaire et terrain de massacre des aborigènes avant de devenir Etat australien, en passant par Dachau et Waterloo, de la guerre d'Espagne à la Yougoslavie de Tito, *À l'aveugle* est un torrent de larmes versées sur «*la tragique nécessité de combattre la barbarie par des moyens barbares*». De larmes qui baignent, par exemple, les cailloux de Goli Otok, une petite île croate transformée par Tito en 1949 en camp de concentration pour prisonniers communistes demeurés fidèles à Moscou. Fermé en 1988, le bain est aujourd'hui livré aux touristes. Mémoire oubliée, révolutions avortées. La roue de l'Histoire tourne à plein régime, régulièrement graissée de sang, de larmes, d'injustices.

L'exercice pourra sembler périlleux, et il l'est du point de vue du lecteur, tant il est parfois difficile de s'accrocher au long de ces 438 pages tourbillonnantes, portées par un rythme qui hésite, qui crachote ou qui halète. Fort et hurlant, mais peut-être aussi un peu confus. Claudio Magris, qui a porté ce roman ambitieux durant plus de dix-sept ans, nous pardonnera de préférer encore l'essayiste au romancier.

Collaborateur du Devoir

### À L'AVEUGLE

Claudio Magris  
Traduit de l'italien par Jean  
et Marie-Noëlle Pastureau  
Gallimard/L'Arpenteur  
Paris, 2006, 438 pages

Les Éditions du **Noroît**  
Nouveautés 2007

35  
ans de  
poésie



www.lenoroit.com



Luc Perrier

Le moindre vent

Par les sentes les clairons  
entre deux éboulements  
tu nous arrives d'où d'hier  
vieux ami de longue haleine  
qu'on n'attendait plus  
dans l'allée déchirée des vents  
l'allée des vipérines des chicorées

DIFFUSION DIMEDIA

## LE DESTIN JOHNSON

une saga politique et familiale  
unique au Québec

Benoît Gignac

# LE DESTIN JOHNSON



Une famille,  
trois premiers ministres

Stanké  
@ QUEBEC MEDIA

Le destin Johnson -  
Une famille, trois premiers ministres  
BENOÎT GIGNAC

*Le Destin Johnson* n'est pas que le récit dramatique des réussites et des revers de trois premiers ministres issus de la même famille. C'est une incursion dans tous les rouages des sphères politique et médiatique. C'est aussi une immersion dans le monde sous haute tension des grands décideurs.

Stanké  
@ QUEBEC MEDIA

## STÉPHANE BOURGUIGNON

Sonde ton cœur, Laurie Rivers



Photo: © Martine Doyon

Voici, à n'en pas douter, le grand roman américain de Stéphane Bourguignon, l'auteur de *la Vie, la vie* et de *Tout sur moi*.

Stéphane Bourguignon  
Sonde ton cœur,  
Laurie Rivers



QUEBEC AMÉRIQUE

«Prenant, captivant, trop court... j'ai beaucoup aimé et j'ai applaudi la transformation de Stéphane Bourguignon.»

Marie-Christine Trottier - Première chaîne de Radio-Canada Désautels

«Dense, très dense ce *Sonde ton cœur, Laurie Rivers*. Et finement ciselé. En moins de 180 pages, l'auteur a réussi son pari. On en redemande, oui.»

Danielle Laurin, *Le Devoir*

«Parfaitement maîtrisé...»

Marie-Claude Fortin, *La Presse*



QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

## LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Des albums frais et pimpants

Comment faire du neuf avec du vieux

CAROLE TREMBLAY

L'imagination humaine a beau être un vaste pays, avec les milliers de livres qui se publient chaque année, il est parfois difficile pour les créateurs de ne pas reprendre des thèmes mille fois utilisés, voire de ne pas répéter carrément les mêmes histoires. L'art de l'auteur consiste alors à créer l'illusion de nouveauté à partir du ressenti. Certains réussissent mieux que d'autres ce tour de passe-passe. Didier Levy est de ceux-là.

Il a beau avoir publié une centaine d'albums, il a gardé une réjouissante fraîcheur de ton et, chose rare, on ne l'a pas encore surpris à se copier lui-même. Même s'il puise à grands seaux à la source pourtant facilement convenue des bons sentiments, il n'est jamais tout à fait là où on l'attend. Et c'est bien là tout son charme. *La Fée Coquillette et le koala à gros nez*, le quatrième tome des aventures de cette fée cocoonelle un brin étourdie, raconte comment un koala renonce à se faire refaire le nez par amour pour une guenon aux oreilles trop décollées.

Cette petite fable sur l'acceptation de soi aurait pu s'engluer dans la mièvrerie sans l'efficacité pétillante du texte de Levy, un cocktail vivifiant d'humour, d'action et d'émotions qui roule sur les chapeaux de roues. Cette joyeuse impression de vie est décollée par les luxuriantes illustrations de Benjamin Chaud. Non seulement les couleurs sont éclatantes, mais les scènes qu'il nous offre sont tellement pleines d'action que les personnages semblent presque bouger. On ajoute à ça une impression sur papier plastifié et des petits brillants en page couverture et on pourrait penser qu'ils en font trop. Eh bien non, c'est juste ce qu'il faut.

On ne compte plus les lectures et les relectures de contes classiques. En ouvrant *La Princesse O'Petipoi*, publié chez Fleurus, on ne s'attend pas à être renversés. Et pourtant, surprise! On ressort enchantés de la lecture de ce bref, mais fort distrayant album. Il faut dire que des efforts ont été déployés pour sortir un peu des sentiers battus. Déjà, le format de 15

pages n'est pas standard, pas plus que la couverture de carton rigide, percée d'une large fenêtre ronde qui nous permet d'apercevoir le personnage principal. Le graphisme des pages intérieures est à l'avant, inventif et dynamique. Et, ce qui ne gâte rien, ces albums sont offerts à des prix fort compétitifs.

Quant à l'histoire, si elle emprunte la référence aux nombreux matelas et au petit pois du conte d'Andersen, la ressemblance avec ce classique s'arrête là. *La Princesse O'Petipoi*, fille d'un Paparoi O'Mac vêtu d'un kilt, est furieuse contre la petite souris qui ne lui a pas donné le cadeau qu'elle escomptait en échange de sa dernière dent de lait. Le texte, tout comme les illustrations, est gai et pimpant. L'album se termine sur une comptine amusante, véritable ode aux petits pois. Cinq autres titres sont disponibles dans cette fringante nouvelle collection.

De nombreux ouvrages répondent aujourd'hui aux questions que se posent les enfants. Dans *Pourquoi les zèbres ne font-ils pas du patin à roulettes?* Quentin Gréban propose un documentaire imaginaire où des réponses loufoques font écho à des questions farfelues. On y apprend, entre autres, que si les moustiques ne vont pas chez le vétérinaire, c'est qu'ils ont peur des piqûres, et que si les chiens n'ont pas le droit d'entrer au musée, c'est qu'on risque de ne pas les y retrouver. Il faut voir la magnifique aquarelle qui l'accompagne pour saisir l'humour délicat que recèle cette réponse. En ce qui concerne la question du titre, je ne vous ferai pas languir: si les zèbres ne font pas de patin à roulettes, c'est tout simplement qu'ils vont plus vite à mobylette...

Collaboratrice du Devoir

## LA FÉE COQUILLETTE ET LE KOALA À GROS NEZ

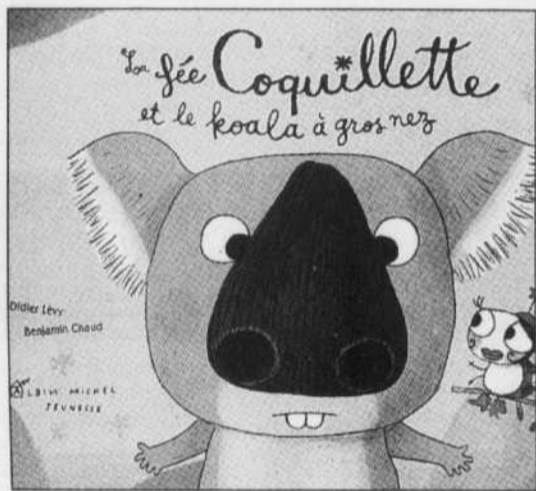
Texte: Didier Levy,  
ill.: Benjamin Chaud  
Albin Michel  
Paris, 2007, 36 pages  
(À partir de 3-4 ans)

## LA PRINCESSE O'PETIPOI

Texte: Juliette Saumande,  
ill.: Cécile Hudrisier  
Éditions Fleurus  
Paris, 2007, 15 pages  
(À partir de 3 ans)

## DIS PAPA, POURQUOI LES ZÈBRES NE FONT-ILS PAS DU PATIN À ROULETTES?

Texte et illustrations:  
Quentin Gréban  
Éditions Mijade  
Namur, 2007, 28 pages



BÉDÉ

## Deux reines du vide et un retour de balancier

FABIEN DEGLISE

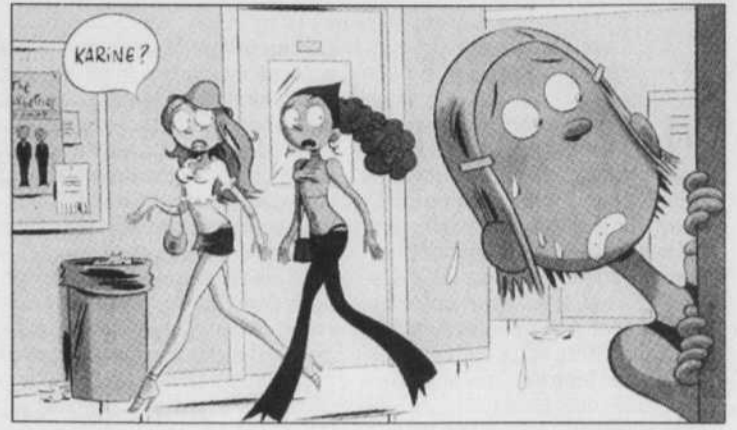
C'est sans doute l'époque qui l'impose: les faux culs, les faux d'herbes, les faux jetons et néanmoins vrais traités de l'amitié semblent de nos jours très bien se porter merci.

La jeune Karine, bonne poire et héroïne des *Nombrils* (Dupuis) — Nombrils qui se préparent à s'exhiber une deuxième fois mardi dans les librairies du Québec —, ne s'en est malheureusement pas encore rendu compte, victime une fois de plus de la mesquinerie de ses détestables et superficielles «amies». Mais qu'elle se rassure, ses géniteurs, Delaf et Dubuc, ont décidé que le calvaire était peut-être terminé.

«On ne peut pas toujours taper sur la même tête de Turc», résume à l'autre bout du fil Maryse Dubuc, scénariste de cette délicieusement méchante et caustique série imaginée au Québec, publiée en Europe et appréciée dans toute la francophonie. «Ça peut devenir lassant à la longue.»

Tant pis pour les deux reines de la roserie, Vicky et Jenny, qui n'arriveront sans doute pas à esquiver un balancier sur le retour dans *Sale temps pour les moches*, le deuxième tome attendu de ces Nombrils, que le succès inespéré de la première mouture — près de 6000 exemplaires vendus au Québec — n'a toujours pas asséchés.

Sans surprises, les futiles collégiennes obsédées par leur apparence vont une fois de plus chercher par tous les moyens à séparer Karine et Dan en abusant d'un amusant dépressif sui-

Illustration de Delaf et Dubuc pour l'album *Sale temps pour les moches*

cidaire et boutonneux. Elles vont aussi sans relâche tenter d'attirer l'attention de John John, le gars populaire de la ville, dont le visage est en permanence sous son casque de moto.

Mais par-dessus tout, les artificieuses et chantres de l'hypocrisie vont aussi découvrir lentement mais sûrement qu'à force de semer la sournoiserie, ça finit par nous retomber sur le coin du nez.

«C'est un album plus nuancé», dit Mme Dubuc, qui avec son conjoint Marc Delaf a donné naissance à ces Nombrils dont les aventures sont publiées chaque semaine dans le célèbre journal *Spirou*. Le tome 2 est en fait un assemblage de ces planches avec quelques inédits. «Il est aussi plus humain, puisqu'on essaie, par exemple, d'y expliquer pourquoi Vicky est aussi méchante.»

Le secret est sans doute dans une coupe de cheveux, et pour-quoi pas dans un rapport étrange

qu'entretient la donzelle avec une grande sœur. A moins que la vacherie légendaire de la métisse aux «chandaills bedaines» ne soit finalement induite par le vide abyssal qu'elle habite quotidiennement. Qui sait?

Qualifiée par ses auteurs «d'improvisation contrôlée» sur le thème universel de la dureté de l'adolescence, cet autre volet dans la vie de Karine, «la grande moche», et de Vic et Jen, qui sifflent au-dessus de sa tête, a bien sûr tout pour s'inscrire dans l'air du temps: cynisme, mauvais goût maîtrisé, critique de la superficialité mais aussi une scène délectable dans les toilettes où un déprimé chronique va se faire enlever sa ceinture.

Forcément, les mauvais penchants de notre époque vont être flattés. Tout comme d'ailleurs les éternels adolescents, dont ladite époque ne semble pas manquer.

Le Devoir

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Voyage dans l'univers de Christiane Duchesne

ANNE MICHAUD

Depuis une trentaine d'années, Christiane Duchesne rêvait d'écrire «un grand roman encyclopédique pour les jeunes». Pas un ouvrage de référence, ce qu'elle avait déjà fait comme auteure de *Cyrus, l'encyclopédie qui raconte* (Québec Amérique), mais une œuvre de fiction qui ouvrirait aux jeunes lecteurs des portes vers des domaines aussi divers que l'étymologie, les mathématiques, l'histoire, la géographie, etc. Durant trente ans donc, cette idée l'a habitée sans qu'elle trouve le temps ni l'inspiration nécessaires pour lui donner forme. Puis, en septembre 2003, alors qu'elle entamait un séjour de quelques mois à Antibes, sur la Côte d'Azur, deux personnages se sont imposés à elle: Simon le gros et le vieux prince de Morbanville. Qui étaient-ils et quel rôle joueraient-ils dans son roman? L'auteure ne le savait pas encore, mais elle avait le sentiment d'avoir trouvé un bon filon...

Après de longs mois de travail, *La Ville sans nom*, premier tome du *Voyage au pays du Montnoir*, vient tout juste d'arriver en librairie. Il sera suivi de deux autres tomes en septembre 2007 et février 2008. Le «grand roman encyclopédique» dont rêvait Christiane Duchesne a pris la forme d'une trilogie de plus de 1000 pages, qui



Christiane Duchesne

navigie entre le fantastique et le suspense, mais, contrairement à la plupart des romans de ce type, on n'y retrouve pas une opposition marquée entre le Bien et le Mal, les bons et les méchants.

Bien sûr, certains personnages sont plus sombres que les autres, mais tous ont leur part d'ombre et de lumière, que les lecteurs découvriront petit à petit au fil de la lecture des trois tomes. Ce qui ne veut pas dire que Christiane Duchesne renie les grands classiques de la littérature fantastique; au

contraire, elle rend même expressément hommage aux *Chroniques de Narnia*, de l'auteur anglais C. S. Lewis, dont elle reprend l'idée de «fracture du temps», c'est-à-dire l'existence de deux mondes parallèles où le temps ne s'écoule pas à la même vitesse.

## Une fracture du temps

C'est le jeune Pierre Moulin, le héros de la trilogie, qui fait l'expérience de ce phénomène surnaturel. Le jour de ses treize ans, Pierre se perd en forêt après être passé entre les deux moitiés d'un énorme rocher. Cette traversée de «la pierre fendue» conduit le jeune héros dans un monde où tout lui semble à la fois familier et inconnu. Au moment où Pierre comprend qu'il est perdu et s'apprête à passer la nuit dans la forêt, il rencontre «un homme trapu, portant un arc et un carquois en bandoulière, une torche à la main». Cet homme, Julius de Montnoir, prend Pierre sous sa protection et le conduit jusqu'à une ville qui semble tout droit sortie du Moyen Âge. Le pauvre garçon, qui ne sait plus s'il est victime d'une hallucination ou s'il est tombé dans le coma, voudrait bien rentrer chez lui, mais personne ne semble disposé à l'aider. Forcé de s'intégrer à la société du pays du Montnoir, Pierre fait alors la connaissance des autres habitants de la ville, dont la jolie Béragère, qui fait battre son cœur, et l'infâme Attina Niquet, qui voudrait se débarrasser de tous les enfants du pays en les envoyant à l'école!

Où se situent cette ville mystérieuse et ce pays «dont les bords s'effritent»? Comment se fait-il qu'on y vive encore comme autrefois? Comment Pierre est-il arrivé là et comment en repartira-t-il? N'espérez pas que Christiane Duchesne réponde à toutes ces questions dans le premier tome de sa trilogie... Elle connaît trop bien son métier pour ça! Par contre, attendez-vous à ce qu'elle amène ses lecteurs à réfléchir sur des sujets aussi sérieux que la scolarisation des enfants et leur place dans la société, la valeur symbolique de l'argent ou les préjugés liés aux habitudes vestimentaires... Tout ça mine de rien et sans préchi-précha, à travers une intrigue si bien ficelée qu'elle vous séduit en un rien de temps.

Collaboratrice du Devoir

VOYAGE AU PAYS DU MONTNOIR  
TOME I: LA VILLE SANS NOM  
Christiane Duchesne  
Boréal  
Montréal, 2007, 354 pages  
(8 ans et plus)

CONCOURS

## LE DEVOIR MANGER SANTÉ

EN COLLABORATION AVEC



SPA EASTMAN

RELAIS SANTÉ



Un forfait

«Détente-santé de 5 nuits» pour 2 personnes qui inclut :

Tous les repas de fine cuisine santé, animations, activités physiques, ateliers ainsi que 9 soins dont la qualité supérieure a valu au Spa Eastman une notoriété et une reconnaissance internationales.

ENFIN PRENDRE SOIN DE VOUS! VOUS EN RÉVEZ DEPUIS SI LONGTEMPS...

Le Spa Eastman offre une expérience de séjour unique en intégrant une gamme complète de soins à un éventail d'activités de détente, de remise en forme et de saine alimentation, lesquels font des merveilles pour le mieux-être du corps et de l'esprit.

Les programmes du Spa Eastman sont proposés dans un contexte de vacances, de détente et de plaisir et vous invitent à retrouver votre calme, votre forme et votre énergie.



Venez déposer votre coupon au stand #205 de l'Expo Manger Santé de Montréal entre le 16 et le 18 mars 2007 au Palais des Congrès de Montréal. Vous pouvez également retourner votre Coupon à l'adresse suivante: Le Devoir, concours Manger Santé au 2050, rue de Bleury, 9<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec), H3A 3S1

## LE DEVOIR

Le tirage aura lieu le dimanche 18 mars 2007 à 15h à l'Expo Manger Santé de Montréal.

Les coupons de participation envoyés par la poste doivent parvenir au journal Le Devoir avant le jeudi 15 mars à 17h. Le concours s'adresse aux personnes de 18 ans et plus. Un seul coupon par enveloppe. Les reproductions électroniques ne seront pas acceptées. Les conditions et règlements du concours sont disponibles à la réception du Devoir. Valeur de 3070\$.

Nom : .....  
Adresse : ..... App. : ..... Ville : .....  
Code postal : ..... Courriel : .....  
Téléphone : (rés.) ..... (bur.) .....  
Question : L'Expo MANGER SANTÉ fête son ..... anniversaire ?  
Abonné(e) : Oui o Non o Cochez si vous ne désirez pas recevoir de sollicitation du Devoir o

EXPLORER LA MÉMOIRE ET L'HISTOIRE

## Les cahiers des dix

Fondés en 1936

SOMMAIRE

Numéro

60

2006



319 pages • 35 \$

## TRACES ET ITINÉRAIRES

Modèles coloniaux, métaphores familiales et changements de régime en Amérique du Nord, XVII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles • **Denys Delage**  
Pierre Le Moine d'Iberville (1706-2006): trois siècles à hue et à dia • **Bernard André**  
L'épingle et son double en Nouvelle-France • **Marcel Moussette**

Le séjour montréalais du graveur français Rodolphe Bredin, 1873-1877 • **Laurier Lacroix**

Un Québécois à Bruxelles. Narcisse-Eutrope Dionne au Congrès international des bibliothécaires en 1910 • **Gilles Gallichan**

Est-on quitte envers le passé? Borduas, Vadeboncoeur et le dénouement de «notre maître, le passé» • **Yvan Lamondé**

Radio-Collège (1941-1956): un incubateur de la Révolution tranquille • **Marie-Thérèse Lefebvre**

Le Bulletin des agriculteurs: pour vous aussi mesdames. L'impression d'Alice Ber (1938-1979) • **Jocelyne Mathieu**

Abonnement annuel 35 \$ (un numéro par année) (anciens numéros également disponibles)

Les Éditions La Liberté  
2360, chemin Sainte-Foy  
Sainte-Foy (Québec) G1V 4H2  
Téléphone: (418) 658-3640 • Télécopieur: (418) 658-0847  
Courriel: lalibreg@ca.ira.com

Pour les sommaires des volumes 1 (1936) à 60 (2006), consulter le site internet de la Société des Dix: www.unites.uqam.ca/Dix

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Que faut-il enseigner à nos ados ?



Louis Cornélius

**R**aymond Cloutier, lors de son émission *Vous m'en lirez tant*, dans un débat sur le choix des œuvres à mettre au programme au secondaire et au collégial, se risque: «Kamouraska, me semble que ça passe bien, non?» Témoin d'un ex-élève, aujourd'hui âgé de 29 ans et professeur de littérature au collégial, qui a expérimenté la chose en 5<sup>e</sup> secondaire: «On trouvait le prof qui aimait ça original, un peu bizarre, intelligent, mais presque personne n'a lu le livre. Trop ardu pour nos 16 ans.»

L'homme de culture et l'ex-ado, donc, ne s'entendent pas. Pas surprenant. Il n'est pas facile, en effet, de concocter un programme de lectures pertinent pour les jeunes élèves. Dans ce contexte, que doit faire l'enseignant? Depuis quelque temps, on semble s'être passé le mot pour l'aider à choisir.

Dans *L'Actualité* du 15 novembre 2006, la journaliste Sophie Doucet a posé la question à 10 personnalités: «Quels sont les cinq romans que des jeunes devraient avoir lus en terminant le secondaire?» Si certains des intervenants ont accepté de jouer le jeu en tenant compte des lecteurs concernés — comme la ministre Line Beauchamp, qui a suggéré *Maria Chapdelaine*, *Si c'est un homme*, de Primo Levi, *Le Goût des jeunes filles*, de Dany Laferrière, *Annabelle*, de Marie Laberge, et les *Poésies*, de Nelligan —, d'autres — comme Bernard Landry qui a proposé *Les Frères Karamazov* et VLB qui a choisi *La Nuit*, de Ferron, et *Babelle*, de Renaud Longchamps — ont plutôt moussé leur idiosyncrasie.

En lançant *La Culture en classe de français*, l'Association québécoise des professeurs de français et la revue

*Québec français* ont voulu remettre la mission pédagogique au cœur de ce débat. Placé sous la direction d'Anne-Marie Boucher et Arlette Pilote, ce «guide du passeur culturel» contient notamment un petit dossier sur «le parcours littéraire idéal d'un élève québécois» et repose, à cinq experts, la question principale: «Quelles œuvres narratives québécoises nos élèves devraient-ils avoir lues avant d'entrer au cégep?», en tenant compte du fait que le programme de 2004 commande la lecture d'au moins cinq œuvres complètes par année. Les intervenants — Murielle De Serres, Max Roy, Aurélien Boivin, Danielle Laurin et Erick Falardeau — devaient toutefois s'en tenir à dix titres.

Quelques titres ressortent des cinq palmarès: *Maria Chapdelaine*, *Le Survenant*, *Bonheur d'occasion*, *Le Libraire*, *Le Souffle de l'Harmattan*, *L'Avallée des avalés* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Deux auteurs se retrouvent dans toutes les listes: Anne Hébert et Michel Tremblay.

Cela, en soi, fournit un intéressant son de cloche, mais ce qui devrait surtout attirer l'attention, ce sont les critères de choix retenus. Arlette Pilote les résume: «lisibilité des œuvres, œuvres consacrées par la tradition, ouverture culturelle et interculturelle, développement de la citoyenneté, point d'ancrage d'une identité québécoise, inventivité du langage, reflet d'une génération, qualité formelle, valeurs consensuelles, universalité». Le critère «valeurs consensuelles» est, mettons, plus que contestable, mais les autres offrent des pistes valables.

La discussion, faut-il le rappeler, ne porte pas sur la valeur des œuvres dans l'absolu, mais sur leur pertinence en contexte scolaire. Cela en choque certains, qui voudraient réfléchir à la question sans contraintes, mais ces contraintes — elles concernent l'âge et les connaissances des élèves — existent, et le professeur Max Roy a raison d'insister là-dessus: «On ne saurait ignorer des critères d'accessibilité et de lisibilité des œuvres. [...] Sous ce rapport, plusieurs œuvres importantes semblent inaccessibles à un jeune lecteur. Il n'est pas étonnant, par exemple, que des élèves du secondaire et du collégial éprouvent des difficultés à la lecture du *Libraire* (Gérard Bessette), de Prochain épisode (Hubert Aquin) et de bien des

recits contemporains. Des références esthétiques ou historiques et des habiletés d'analyse leur font défaut.»

Tenir compte de ces considérations ne veut pas dire renoncer à l'exigence. Cela incite simplement à cultiver sans cesse le souci pédagogique dans le choix comme dans le traitement des œuvres. Comme l'écrit le pédagogue français Jean-Michel Zakhartchouk, l'enseignant, pour assumer pleinement sa mission de passeur culturel, ne peut se contenter d'être un passionné de culture (comme ces profs qui croient que le seul spectacle de leur propre passion suffit); il doit surtout être «un passionné de la transmission culturelle». Ce à quoi il ajoute: «Une chose m'épate, c'est l'extrême prétention des anti-pédagogues quand ils parlent de leurs propres cours. Jamais de doute, ils réussissent toujours parfaitement! Moi, au contraire, je rage tous les soirs de ne pas avoir été à la hauteur, d'avoir fait un trop grand écart entre mes idéaux et ma pratique... Je suis toujours insatisfait comme tous les pédagogues.» Alors, que met-on au programme?

### Quelle histoire et pour quoi ?

Le 27 avril 2006, dans *Le Devoir*, le collègue Antoine Robitaille découvrait le pot aux roses: le nouveau programme d'histoire conçu par le ministère de l'Éducation, du Loisir et des Sports pour les troisième et quatrième années du secondaire présentait une version «épurée», c'est-à-dire moins conflictuelle, de notre parcours historique collectif. Cette exclusivité a eu l'effet d'une bombe dans le milieu intellectuel québécois. On a crié au scandale «politiquement correct», au complot idéologique fédéraliste, à la trahison de notre histoire nationale, au point où le ministère a dû se résoudre à présenter un projet corrigé en juin 2006. Fin de l'histoire? Oh que non!

Dans le plus récent numéro de l'énergique *Bulletin d'histoire politique* (Lux éditeur), adversaires et partisans du programme contesté croisent de nouveau le fer. Deux enjeux, principalement, sont en cause: la place de l'histoire nationale et politique et le lien avec l'éducation à la citoyenneté.

Les nombreux opposants au programme soulignent que ce dernier fait fausse route en évacuant la dimen-

sion nationale et conflictuelle de notre histoire. Par exemple, Michel Seymour parle de «l'oblitération totale de toute référence au peuple ou à la nation» et Michel Sarra-Bournet affirme que «le projet de programme tend à opposer le pluralisme culturel et les libertés démocratiques à l'histoire nationale du Québec». Leurs inquiétudes apparaissent solidement fondées, même si les didacticiens Marc-André Ethier et Jean-François Cardin tentent de les relativiser.

Sur le deuxième enjeu, toutefois, celui du lien entre l'enseignement de l'histoire et l'éducation à la citoyenneté, ce sont ces derniers qui argumentent le mieux, compte tenu du contexte pédagogique de ce débat. Les adversaires du programme se disent «inquiets de la subordination de l'histoire au profit de l'éducation à la citoyenneté». Ethier, avec raison, leur réplique qu'éduquer le citoyen grâce aux méthodes et aux contenus de l'histoire, ce n'est pas «détourner l'histoire de sa tâche», et Cardin ajoute qu'«adopter une réflexion sur la citoyenneté à l'enseignement de l'histoire, ce n'est pas diluer deux domaines qui devraient être traités séparément, mais c'est au contraire renforcer l'un et l'autre, leur donner de la substance».

Félix Bouvier, pour sa part, avance une proposition qui intègre les deux enjeux du débat: «Loi de ne pouvoir être associées, l'histoire et l'éducation à la citoyenneté peuvent être magnifiquement bien servies par la question nationale.» Au Québec, d'ailleurs, comment faire autrement, sans renier à la fois notre passé et notre présent, et sans renier le souci pédagogique?

louiscornellier@ipcommunications.ca

### LA CULTURE EN CLASSE DE FRANÇAIS

#### GUIDE DU PASSEUR CULTUREL

Sous la direction d'Anne-Marie Boucher et Arlette Pilote

Association québécoise des professeurs de français et Québec français  
Québec, 2006, 140 pages

## Une vieille querelle littéraire

MICHEL BIRON

C'était il y a un siècle. Des écrivains d'ici se chamaillaient entre eux et cela faisait du bruit jusque dans les journaux de l'époque. Le milieu littéraire était tout petit, on publiait à peine une dizaine de livres par année, il n'y avait pas de Conseil des arts ni de ministère de la Culture, mais les écrivains parvenaient à faire entendre leur voix. Les poèmes de Nelligan venaient de paraître, accompagnés d'une préface admirative de Louis Dantin qui se demandait toutefois pourquoi son protégé n'en avait pas que pour les «bibelots de Saxe» et les «dentelles de Malines», et jamais pour la beauté autrement plus originale de la nature canadienne. Un peu après lui, à Québec, l'abbé Camille Roy, futur recteur de l'Université Laval, lançait un programme de «nationalisation de la littérature canadienne». Puis les choses se sont transportées à Montréal, où quelques disciples de Nelligan, inspirés par l'exotisme de leur modèle, en ont remis et ont fait exprès d'écrire une poésie dénationalisée, tournée vers Paris; en 1918, ils ont lancé une revue au titre étrange, *Le Nigog*, d'après un terme d'origine

amérindienne qui signifie «harpon»; pendant ce temps, les écrivains régionalistes sont montés aux barricades et ont commencé à dénoncer cette poésie «bizarre comme un début d'aliénation mentale» (Albert Lozeau).

Pour suivre ce conflit qui dure près de trente ans, les chercheurs et les esprits curieux disposent de plusieurs travaux, mais aucun n'est plus complet, plus rigoureux et plus utile que la thèse de doctorat d'Annette Hayward, déposée en 1980 mais qui vient tout juste d'être publiée. Il était plus que temps que cette étude, régulièrement citée par les spécialistes, fasse l'objet d'une publication, et c'est tout à l'honneur de la maison d'édition Le Nordir d'avoir accepté de s'en charger, malgré l'énormité du texte qui fait plus de six cents pages bien tassées. Même si elle ne tient pas compte des recherches entreprises depuis 1980 et qu'un travail d'élagage n'aurait pas été inutile, cette analyse garde toute sa pertinence et permet au lecteur d'aujourd'hui de revivre, année après année, parfois jour après jour, ce conflit qui a fait date dans l'histoire du Québec.

Annette Hayward a surtout le mérite d'introduire des nuances là

où on serait tenté de simplifier les choses. La polémique paraît opposer deux camps aux idées tranchées, avec d'un côté les défenseurs d'une littérature franchement canadienne par son contenu et de l'autre des écrivains exotisants, les «ciseleurs de vers» davantage préoccupés de jeux formels que de contenu. Mais la réalité est plus complexe, comme Annette Hayward s'emploie à le montrer en ne manquant pas de signaler les ambiguïtés idéologiques et esthétiques des écrivains en présence. Lorsque les hostilités se déclarent, au début des années 1910, avec la parution des recueils de poésie de Guy Delahaye (*Les Phases*) et de Paul Morin (*La Paon d'émile*), c'est Albert Lozeau, pourtant admirateur de Nelligan et ami de Morin (qui lui dédie son recueil), qui ouvre le bal avec un article paru dans *Le Devoir* sous le titre: «*Les Phases ou le danger des mauvaises fréquentations*». Marcel Dugas lui répond en s'en prenant à l'École littéraire de Montréal, foyer du régionalisme, laquelle lui réplique par la voie de son président. Le ton reste toutefois si poli que le lecteur d'aujourd'hui s'ennuie quelque peu devant ce combat qui n'en est pas encore un. Il faut at-

tendre l'entrée en scène du journaliste et pamphlétaire Jules Fournier, défenseur des exotiques, pour voir jaillir les premières vraies étincelles. Les meilleures plumes sont très nettement de son côté, avec en tête d'autres polémistes flamboyants, comme Marcel Dugas suivi bientôt de Victor Barbeau et d'Olivier Asselin. De l'autre côté, seul Lionel Groulx possède un style comparable, mais il ne se fatigue pas longtemps à s'exprimer avec des littératures. Après avoir atteint son point culminant de 1918 à 1920, la querelle s'étire, mais elle suscite de moins en moins de passion. Les écrivains tendent à surmonter l'opposition entre les deux esthétiques, quitte à les combiner de façon originale, comme parviendra à le faire Alfred DesRochers, qui fera des sonnets d'allure parnassienne inspirés de chansons populaires.

Que reste-t-il de cette longue et sinueuse querelle aujourd'hui? En conclusion, Annette Hayward insiste sur son caractère «spécifique et unique dans l'histoire de la littérature québécoise» et y voit une étape vers une certaine libération de l'écrivain, de moins en moins soumis par la suite aux pressions politiques et morales. Sans doute

est-ce une querelle idéologique d'un autre âge, directement connectée à la poussée nationaliste du début du siècle. Du reste, on ne lit plus à notre époque ni les poèmes exotiques d'un Paul Morin ni les poèmes «férocement régionalistes» d'une Blanche Lamontagne-Beauregard. Mais le conflit entre l'ici et l'ailleurs a-t-il vraiment disparu? Certes, le rapport actuel à la France, à l'ailleurs, n'a rien de comparable à ce qu'il était en 1920. Aujourd'hui, l'ailleurs, ce n'est plus la France, c'est même tout sauf la France, qui n'est pas assez internationale à nos yeux, trop collée à notre histoire pour nous sembler exotique. Mais il suffit d'écrire cette phrase pour retrouver quelque chose du débat d'antan. Le conflit couve et resurgit à la moindre occasion, comme on l'a vu encore l'an dernier avec les réactions très vives suscitées par un article de David Homel

paru dans *Le Monde* sur les difficultés d'exportation de la littérature québécoise en France. Avec ceci toutefois de différent et qui a de quoi rendre nostalgique: il y avait, dans les colères de Jules Fournier, de Marcel Dugas ou de Victor Barbeau, un humour, un goût du pastiche, une liberté de ton, une élégance stylistique qui ne sont pas très courants dans la critique littéraire actuelle.

Collaborateur du *Devoir*

LA QUERELLE  
DU RÉGIONALISME  
AU QUÉBEC (1904-1931)  
VERS L'AUTONOMISATION DE LA  
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE  
Annette Hayward  
Préface de Dominique Garand  
Le Nordir, coll. «Roger-Bernard»  
Ottawa, 2007, 622 pages

### Romanichels en format poche

Le poète renoue ici non pas avec la poésie romantique, mais avec un sentimentalisme nécessaire, une sorte de rituel de mort et de renaissance qui donne le goût de chanter.

**Yves Boisvert**  
*Aimez-moi*

Poésie  
72 p., 12 \$



### Romanichels en format poche

**Sergio Kokis**  
*La gare*

Il suffit d'un geste, parfois vraiment anodin, pour que notre vie soit radicalement changée. C'est le cas d'Adrian Traum...

roman • 204 p. • 15 \$



### Documents en format poche

Je fais partie des millions de Québécois qui, constatant l'illégitimité de l'autorité canadienne, conviennent de s'en débarrasser afin de vivre comme si elle n'avait jamais existé.

**Yves Boisvert**  
*Oui égale Non*  
Pour en finir avec son double

Essai poétique  
102 p., 12 \$



**Denis Thériault**  
*Le facteur émotif*

roman • 120 p. • 13 \$

Quand un facteur ouvre les lettres de la clientèle qu'il dessert, il risque de voir sa vie prendre une toute nouvelle direction et aboutir à des extrémités insoupçonnées...

## ESSAIS

## Van Schendel et le leurre montréalais

MICHEL LAPIERRE

En 1964, dans la revue *Parti pris*, Michel van Schendel établit un diagnostic qui tranche sur

les lieux communs de notre gauche d'alors. Au sujet du Québec, l'intellectuel brillant affirme: «Il est juste assez capitaliste pour oublier qu'il est colonisé, et juste assez

colonisé pour oublier qu'il est victime du capitalisme.» On peut imaginer chez ses lecteurs un murmure vite refoulé: «De quoi se mêle ce maudit Français?»

Né en France, Michel van Schendel (1929-2005) avoue avoir des origines enchevêtrées et être incapable d'en revendiquer une seule. Le poète et essayiste, établi au Québec dès 1952, a des ascendants belges, néerlandais, anglais, espagnols et français. La diversité des souches lui permet de soutenir qu'il ne connaît ni racines ni déracinement. «Je me connais des connivences», admet-il simplement.

Ce sont ses connivences qui, en 1964, le poussent à reprocher à notre gauche d'être trop montréalaise, d'ignorer l'ensemble du Québec et de mépriser si facilement le Crédit social qui, quelques années plus tôt, a obtenu un succès non négligeable aux élections fédérales. Jugé réactionnaire, ce parti exprime, selon Van Schendel, la révolte obscure et maladroite de régions semi-rurales abandonnées à leur sort par notre intelligentsia.

L'article de *Parti pris* s'intitule «La maladie infantile du Québec». Il est le meilleur des dix-sept textes qui, publiés dans des périodiques de 1962 à 2005, forment maintenant un livre: *Les Écrits politiques*, de Van Schendel.

## Une «colonie satellite»

Dans l'article percutant, l'essayiste décrit un Québec qui, soumis au Canada anglais par un semi-colonialisme occulte et «un fédéralisme boiteux», pratique «un capita-

lisme de mendicité». Van Schendel soutient que Montréal cache la pauvreté de la province. «Montréal est, écrit-il, un phénomène essentiellement colonial, un îlot de sécurité relative à l'intérieur duquel les infériorités économiques réelles sont estompées... L'îlot masque le sous-développement de l'arrière-pays.»

Après avoir décrié la politique étrangère du Canada, en particulier à propos de la guerre du Vietnam et du conflit israélo-arabe, en expliquant qu'Ottawa est devenu le satellite de Washington, Van Schendel définira en 1969 la situation de Montréal et du reste du Québec dans l'optique continentale: «L'arrière-pays québécois est presque tout entier une colonie satellite de sa métropole régionale (Montréal), cependant que le Québec dans son

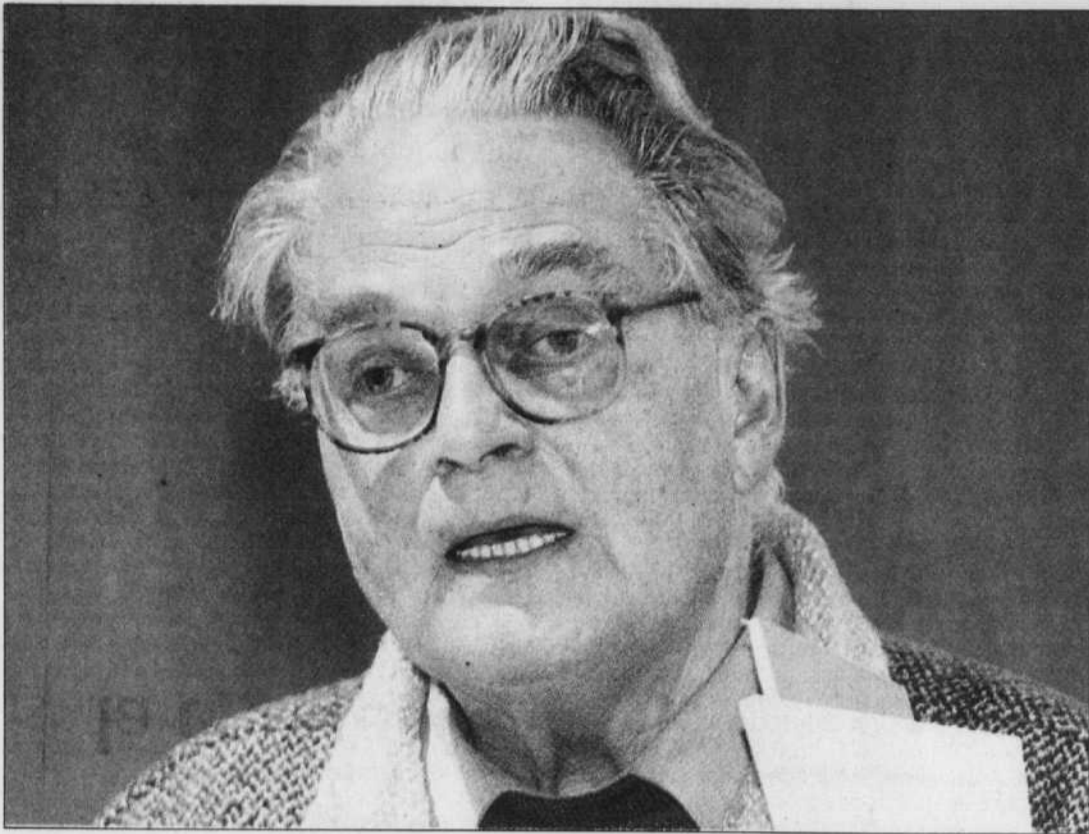
ensemble est l'une des quelques colonies de l'intérieur de l'impérialisme nord-américain.»

On peut tenir rigueur à Van Schendel de sous-estimer l'originalité des aspirations nationales des Québécois, car l'intellectuel qui a grandi en Europe conçoit trop comme un tout ce qu'en 1958 il appelait poétiquement «Amérique étrangère». Mais on ne saurait lui reprocher de souligner la présence ici d'un système géopolitique dont l'immédiateté criante nous aveugle et blesse notre pudeur.

Collaborateur du Devoir

ÉCRITS POLITIQUES

Michel van Schendel  
VLB  
Montréal, 2007, 256 pages



Michel van Schendel, poète et essayiste (1929-2005)

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## HISTOIRE

## La logique noire de Maurice Séguin

MICHEL LAPIERRE

Les auteurs du récent projet d'un programme québécois d'histoire et d'éducation à la citoyenneté estiment que 1848 marque un tournant dans notre passé politique. C'est l'année de la naissance du gouvernement «responsable», le pouvoir qui respecte les décisions de la majorité parlementaire. Pour Robert Comeau et Josiane Lavallée, ceux qui voient là une victoire de la démocratie devraient lire un grand historien sans illusions: Maurice Séguin.

Les deux spécialistes de la pensée critique de Séguin savent bien qu'aux yeux du logicien il n'existe pas de véritable démocratie sous le régime créé en 1840 par le Parlement de Londres: l'Union du Bas-Canada, le futur Québec, et du Haut-Canada, le futur Ontario. Ils ont réuni une douzaine de collaborateurs qui exposent avec eux les idées de celui que beaucoup reconnaissent comme un maître.

Le livre dont Robert Comeau et Josiane Lavallée ont dirigé la publication s'intitule *L'Historien Maurice Séguin, théoricien de l'indépendance et penseur de la modernité québécoise*. On ne se surprend pas de constater que Comeau se montre le meilleur interprète des textes de l'esprit

méthodique qui a fourni à l'indépendantisme les prémisses les plus solides. Depuis tant d'années, le professeur de l'UQAM réserve à Séguin la place primordiale qu'il mérite dans l'historiographie québécoise.

Parmi les collaborateurs de l'ouvrage, Michel Bock, Pierre Trépanier, Frédéric Boily et Mathieu Bock-Côté soutiennent que Séguin, l'âme de l'école historique de Montréal, qui comprenait aussi Guy Frégault et Michel Brunet, peut être considéré en partie comme un disciple de Lionel Groulx. Ils n'ont pas tort de souligner prudemment une certaine continuité, mais Comeau se rapproche plus de la vérité en insistant sur une rupture.

Séguin a en effet démontré que Groulx se trompait gravement en pensant que le gouvernement responsable né en 1848 sous l'Union des deux Canadas avait profité aux Canadiens français. Il rejette le triomphalisme stérile du prêtre historien chez qui le thème de l'indépendance politique était passager, équivoque et irréfléchi.

## Subversif

En stigmatisant l'illusion démocratique qui s'appuie sur l'idée d'un pacte fondé sur l'égalité de deux nations, Séguin attaque le cœur même de la pensée fédéra-

liste québécoise, inspirée de la loi constitutionnelle de 1867, parachevée logiquement de l'Union. «En cela, Séguin était totalement subversif», affirme Comeau avec une pertinence incomparable.

À l'Assemblée législative de l'Union, les deux majorités parlementaires, celle du Canada-Est (l'ancien Bas-Canada, surtout francophone) et celle du Canada-Ouest (l'ancien Haut-Canada, essentiellement anglophone) représentaient des nations rivales que Londres traitait selon des critères différents, notamment au sujet des obligations financières. Même si, durant les premières années du régime, le Canada-Est était peuplé d'environ 200 000 habitants de plus que le Canada-Ouest, les deux régions devaient élire le même nombre de députés.

Grâce à l'immigration de Britanniques, avantage colonial certain, la population du Canada-Ouest surpasse vite celle du Canada-Est, qui ne doit compter que sur l'accroissement naturel ou à peu près. La voie s'ouvre à la minorisation des francophones, phénomène que la Confédération de 1867 accentuera par l'élargissement du territoire canadien et par une immigration de gens de plus en plus diversifiés qui parleront l'anglais au lieu du français.

L'émergence du gouvernement responsable associée au

réformisme de Louis Hippolyte LaFontaine, tribun du Canada-Est, ne nous permet pas de célébrer une victoire de la démocratie en 1848 pour le peuple francophone. Selon l'analyse implacable de Séguin, cette nation annexée au Canada-Uni, issu du colonialisme britannique, était destinée à l'infériorisation graduelle, voire à l'assimilation.

Qu'une pensée si rigoureuse et si pessimiste implique l'indépendance du Québec comme unique solution à notre déperissement culturel, c'est l'évidence même. Mais il faut déplorer qu'aucun collaborateur de l'ouvrage consacré à Séguin ne souligne qu'en négligeant l'énergie vitale que Ferron et Miron ont insufflée à la littérature québécoise, le maître de l'histoire politique s'égarait parfois sur les sentiers de la déprime.

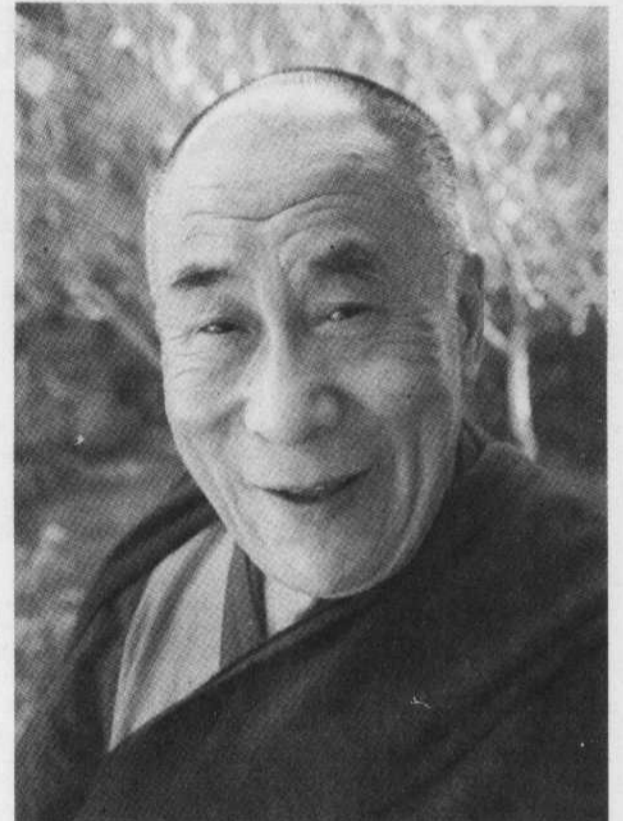
Sous une forme laïque et inversée, le noir fatalisme de Séguin serait-il quelque peu l'avatar insoupçonné du providentialisme déshumanisant de Groulx?

Collaborateur du Devoir

## L'HISTORIEN

## MAURICE SÉGUIN

Sous la direction de Robert Comeau et Josiane Lavallée  
Septentrion  
Québec, 2006, 192 pages



En décembre dernier, Tenzin Gyatso, 14<sup>e</sup> Dalaï Lama, accordait à Dharamsala une entrevue exclusive à la voix du SUCCÈS.

«Québec, Montréal, Oh!... nice people, nice country!» s'exclame le Dalaï-lama, lors des présentations, se réjouissant de m'apprendre qu'il venait d'entendre à la BBC, que le Parlement canadien avait donné au Québec le statut de «nation». Un mot qui pourrait signifier beaucoup pour le peuple tibétain. «Eh bien, voyez-vous, vous avez une culture ainsi qu'un langage différents. Or, il n'existe pas de très grandes différences entre les cultures française et britannique. En regardant de près, sur le plan émotif, par contre, vous les canadiens francophones, ressentez les choses autrement. Vous existez au sein d'un grand pays, mais avec un statut spécial, avec votre propre culture, et en la préservant...»

La suite de l'entrevue en kiosque le 26 février 2007

la voix du SUCCÈS

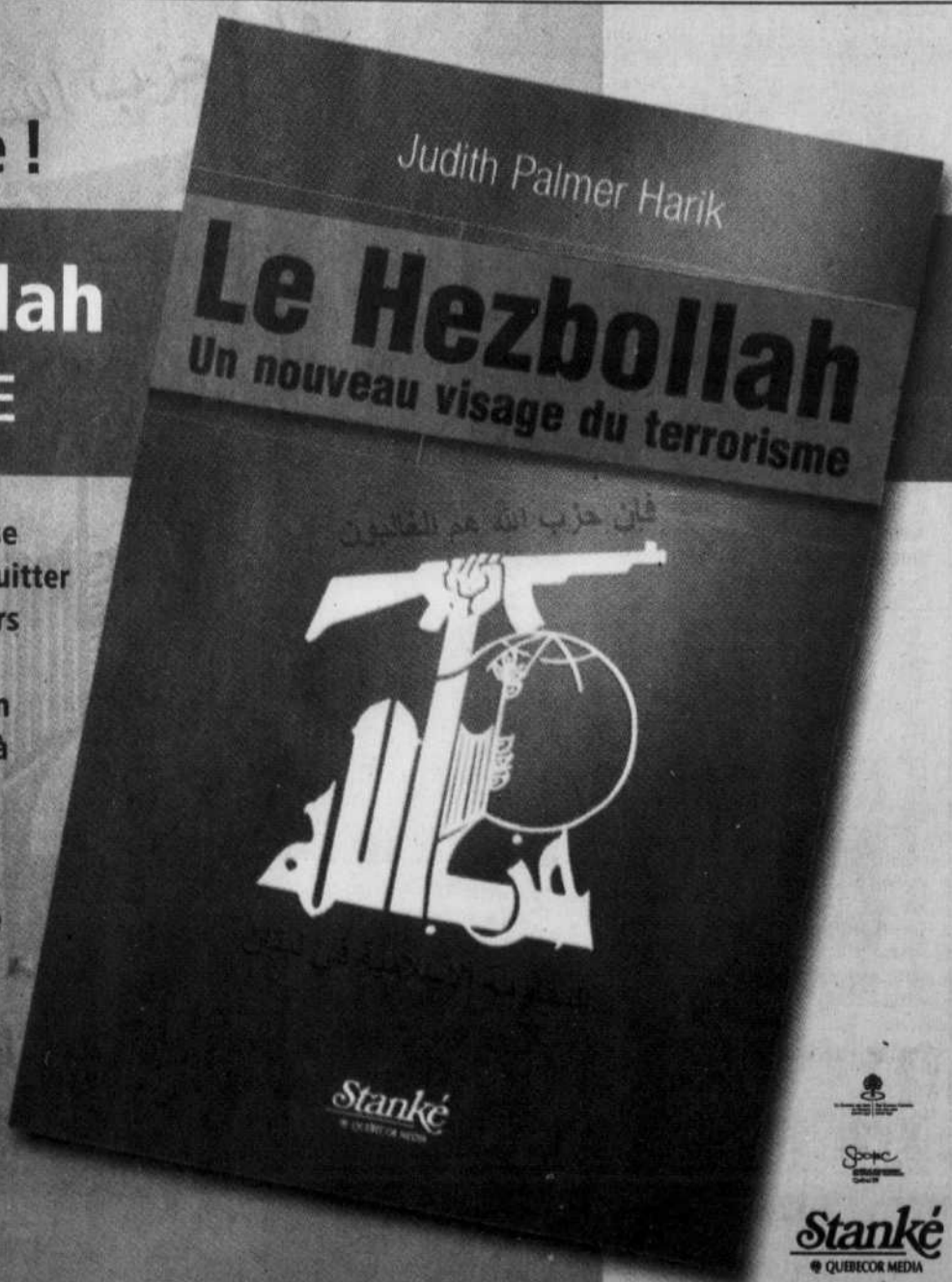
est offerte dans l'édition du samedi aux abonné(e)s du journal

LE DEVOIR

Comprenez la différence!

Le Hezbollah LA RÉFÉRENCE

Tant que le gouvernement se révélera incapable de s'acquitter de ses responsabilités envers ses citoyens, le Hezbollah continuera à développer son aide sociale et publique et à récolter les dividendes qui résultent de ses efforts. Ces récompenses incluent un enracinement plus solide dans le tissu social de la communauté chiite et une légitimité accrue qui lui permettra de continuer à être le fer de lance du combat contre Israël au Liban.



Stanké

Stanké